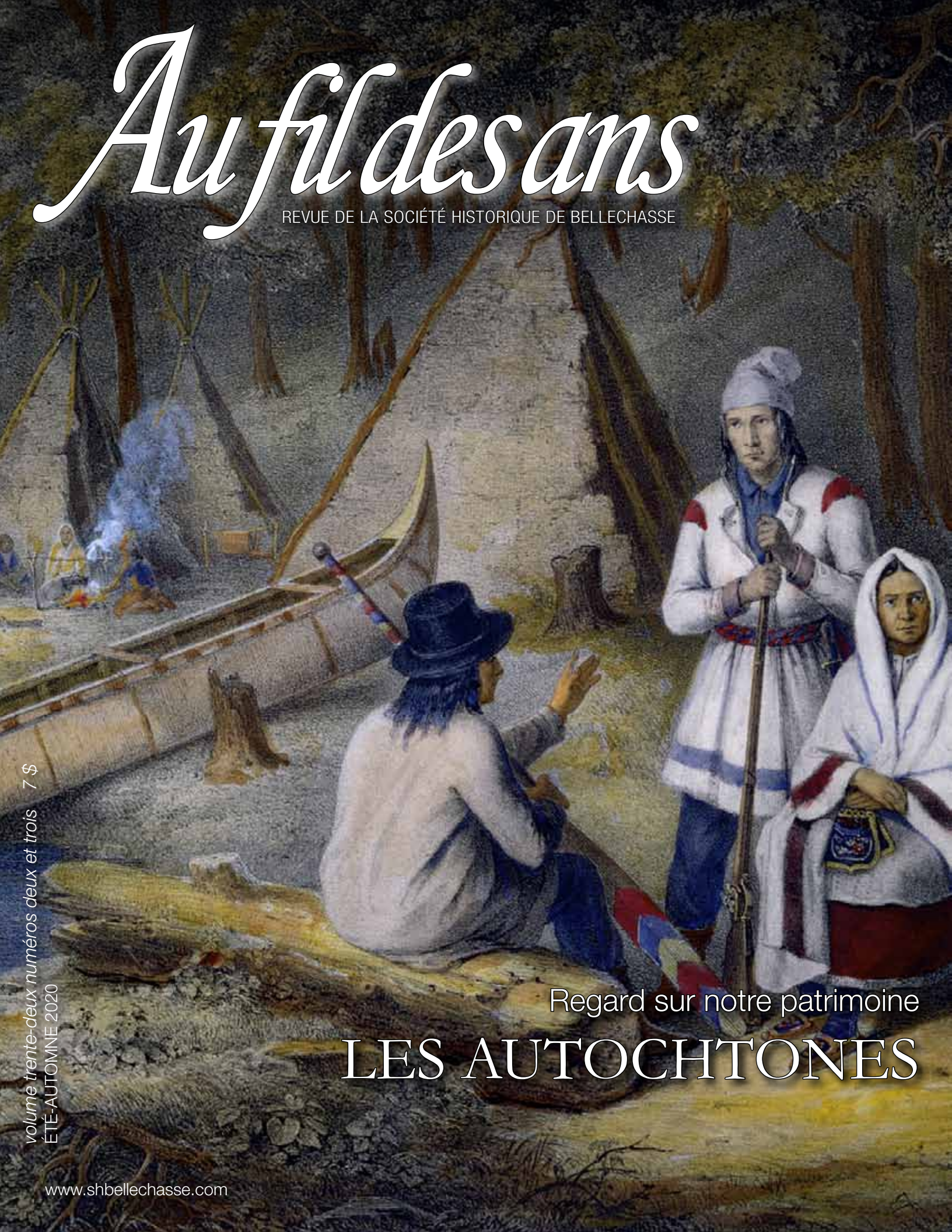


# Au fil des ans

REVUE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE



volume trente-deux numéros deux et trois 7 \$  
ÉTÉ-AUTOMNE 2020

Regard sur notre patrimoine

## LES AUTOCHTONES

## Conseil d'administration

PRÉSIDENT **Michel Tardif**

418.882.8160 micheltartif@rocketmail.com

VICE-PRÉSIDENT **Pierre Prévost**

418.882.3528 pierre.prevost@globetrotter.net

SECRÉTAIRE **Lucie Fillion**

418.882.2402 lucie.fillion@fsaa.ulaval.ca

ADMINISTRATEUR **André Bouchard**

418.243.2396 abbenee96@gmail.com

ADMINISTRATRICE **Sylvianne Breton**

418.271.0866 sylvianne7@hotmail.com

ADMINISTRATEUR **Gilles Demers**

418.642.2274 3gillesdemers@gmail.com

ADMINISTRATEUR **Louis Gosselin**

418.887.5299 louis.gosselin@globetrotter.net

## Territoire

MRC DE BELLECHASSE

## Équipe éditoriale

RÉDACTRICE EN CHEF **Marie-Josée Deschênes**

(mjdeschenes@mjdarchitecte.com)

ÉQUIPE ÉDITORIALE **Ginette Bélanger, Lucie**

**Fillion, Michel Tardif, Marie-Josée Deschênes,**

**Pierre Prévost, René Minot**

RÉVISEUR **René Minot**

COMPOSITION **Laurent Généreux**, stagiaire en architecture, Marie-Josée Deschênes, architecte inc. (lgeneux@mjdarchitecte.com)

## Illustration de couverture

Détail de *Wigwam indien au Bas-Canada, représentation d'un campement micmac*. (Artiste inconnu, 1848, d'après Cornelius Krieghoff, BAC: C-000053)

## Illustrations de l'endos

Photographie de la dernière assemblée générale annuelle de la Société historique de Bellechasse dans l'église de Saint-Henri.

(Photo : Marie-Josée Deschênes, 2020).

## Informations

COTISATION ANNUELLE **30 \$**

ADRESSE POSTALE **190, rue Commerciale, Saint-Henri (Québec) G0R 3E0**

COURRIEL **shb@shbellechasse.com**

DÉPÔT LÉGAL **Bibliothèque et Archives nationales du Québec, été-automne 2020**

ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont de la responsabilité de leurs auteurs. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

*Au fil des ans* est publiée quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

## Présentation

Quand le sujet du présent numéro a été choisi au printemps 2020, la mort tragique en septembre dernier de l'Atikamekw de Manawan, Joyce Echaquan, celle de deux enfants en bas âge à Wendake, il y a quelques jours, n'avaient pas encore replongé le Québec dans une introspection difficile mais nécessaire et urgente : quelles relations établissent les Québécois avec les communautés autochtones québécoises? Depuis plusieurs années, je m'intéresse à leur rôle dans la création du Canada et aux chemins et rivières qu'ils empruntaient et qui sont devenus des routes pour les coureurs des bois et la traite des fourrures. Leurs chemins ont façonné notre pays. En ces temps de pandémie, de confinement, d'autosuffisance, de simplicité volontaire, de réchauffement climatique, de recherche de spiritualité, nous avons beaucoup à apprendre de ces peuples, de leurs valeurs et de leurs modes de vie qui visent à subvenir à leurs besoins en demeurant en harmonie avec la nature. Comme le dit avec brio notre Céline nationale, *take a kayak* et partons à leur rencontre aux bords des cours d'eau qui sillonnent Bellechasse.

Marie-Josée Deschênes

<b>Mot de la rédactrice</b>	<b>3</b>
<b>Mot du président</b>	<b>4</b>
<b>Nouvelles du milieu</b>	<b>6</b>
<b>Dossier   Les Autochtones</b>	<b>7</b>
1. Le Bon Sauvage...	<b>8</b>
2. Bellechasse au temps des Autochtones	<b>13</b>
3. Présence amérindienne sur la côte de Bellechasse aux XVIII <sup>e</sup> et XIX <sup>e</sup> siècles	<b>16</b>
4. Nos rivières, routes vers l'Acadie.	<b>22</b>
5. Présence autochtone inattendue à Saint-Michel entre 1745 et 1747	<b>33</b>
6. La mission pédagogique et évangéliste des sœurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours	<b>35</b>
<b>Chronique   Une grande dame native de Sainte-Claire s'éteint à l'âge de... 110 ans</b>	<b>37</b>
<b>Chronique   Le fonds de l'Institut des frères de Notre-Dame des Champs, 1902-1924</b>	<b>41</b>

## MOT DE LA RÉDACTRICE



**L**es Québécois sont friands de plein air où le camping, la randonnée en forêt, la chasse et la pêche sont plus que des activités de loisir : ces activités deviennent souvent un mode de vie qui suit les saisons.

Les Autochtones, qui peuplaient le territoire avant l'arrivée des Européens, étaient généralement nomades et vivaient en harmonie avec la nature. Possédant peu de biens matériels, comment vivaient-ils ? Ce numéro d'*Au fil des ans* tente de répondre à cette question. C'est selon leurs intérêts que les auteurs qui ont collaboré à ce numéro ont abordé le sujet. René Minot explique l'étymologie des expressions et des noms, parfois péjoratifs, qui désignent les Autochtones. Son regard chirurgical met en évidence quelques notions, objets et lieux qui, dans notre langage, servent à nommer les Premières Nations. Michel Tardif présente l'évolution du territoire de Bellechasse et explique comment se déplaçaient ces peuples depuis l'Acadie jusque dans la vallée du Saint-Laurent. Il rappelle que leur mémoire est présente dans la toponymie de Bellechasse, qu'il y a 100 ans, campaient encore ces semi-nomades à Saint-Henri sur le bord de la rivière Etchemin, et qu'aujourd'hui 330 individus de Bellechasse déclarent avoir du sang amérindien. La recherche de Gaston Cadrin illustre la richesse des informations que recèlent les archives, ces ressources non renouvelables, qui recensent avec précision les individus et familles amérindiennes ayant séjourné à Saint-Vallier, Saint-Michel et Beaumont entre 1701 et 1836. Il décrit les campements, habits, bagages, activités et destinations qui permettent d'imaginer la vie de ces peuples cohabitant avec les premiers colons français et anglais. Pour mieux comprendre comment ils se déplaçaient, Pierre Prévost explique le rôle du réseau hydraulique complexe qui a permis aux Abénaquis de voyager entre l'Acadie et Québec, par la rivière Saint-Jean et les très nombreuses rivières qui sillonnent Bellechasse et les territoires voisins. Par des extraits de textes historiques, sont décrits les modes de vie de ces peuples, nomades ou sédentaires, qui s'entraidaient et qui ont aussi aidé les Canadiens français lors des périodes de guerre et de famine. En complément aux textes précédents, Yves Hébert relate un grand rassemblement de Micmacs et Malécites à Saint-Michel vers 1746. Alizée Harel complète ce dense dossier en faisant faire un bond de 200 ans pour nous faire découvrir que les sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours, de Saint-Damien de Buckland, ont implanté une mission à Wendake au début du XX<sup>e</sup> siècle. La première chronique est un clin d'œil au dernier numéro portant sur les femmes de Bellechasse puisqu'Yvan De Blois rend hommage à Annette Côté-Savoie, originaire de Sainte-Claire et décédée l'été dernier à l'âge de 110 ans. Tout comme sa collègue Alizée Harel, Philippe Lambert travaille pour la Société historique de Bellechasse sous la supervision de Pierre Lefebvre au projet Archives-Bellechasse. Il relate, dans la deuxième chronique, à travers le traitement du Fonds de l'Institut des Frères Notre-Dame des Champs, le projet de grand orphelinat agricole du curé Joseph-Onésime Brousseau, co-fondateur de la congrégation des Sœurs NDPS. Enfin, une photo de l'Assemblée générale annuelle, tenue le 13 septembre dans l'église de Saint-Henri, orne la quatrième de couverture de la revue. Je remercie chaleureusement tous les collaborateurs qui, par leurs recherches et leur dévouement, ont contribué à la réussite de ce numéro.

Le prochain *Au fil des ans* portera sur les Fêtes en Bellechasse. Je vous invite à me faire parvenir vos souvenirs des Fêtes de Noël et du Jour de l'An relatés dans un texte d'au maximum 3 pages avec photos (300 dpi minimum) à : [mjdeschenes@mjdarchitecte.com](mailto:mjdeschenes@mjdarchitecte.com) pour le 16 novembre 2020.

Marie-Josée Deschênes

## MOT DU PRÉSIDENT



**D**ans les temps difficiles, nous sommes confrontés à des questionnements auxquels nous préférons nous abstraire en temps habituel, quand nous nous interrogeons alors, « existentiellement », sur la couleur des bas que nous porterons pour les agencer à notre blouson, ou encore à quel restaurant nous dînerons.

En se tenant au fait des découvertes médicales, scientifiques et technologiques, le Dr Georges Dufour, oto-rhino-laryngologiste de Shawinigan écrivait, en janvier 1999, dans les pages du journal *Le Nouvelliste*, de Trois-Rivières, un article intitulé « *L'homme devra respecter la nature* », dans lequel il déclarait : « *J'entrevois un énorme problème [...], et c'est l'apparition de souches bactériennes ou virales complètement blindées, qui résisteraient à peu près à n'importe quoi et qui pourraient causer des dommages majeurs, des épidémies.* »

Vous et moi savons que c'est maintenant une réalité avec ce que nous vivons en 2020.

C'est en mars 2020 que l'Amérique tout entière a changé son « beat » en entrant en mode COVID-19. Le 13 mars, le Québec adoptait un décret déclarant l'état d'urgence sanitaire sur tout le territoire québécois. J'espère que vous avez bien traversé cette période. Nous avons dû nous adapter, mais pour ma part, j'en ai profité pour découvrir davantage notre magnifique Bellechasse. Je me suis mis à faire du vélo sur notre véloroute de Bellechasse en découvrant nos municipalités à travers un nouveau regard. J'ai fait à quelques occasions le trajet entre Saint-Henri et Armagh, soit près de 150 km aller-retour, pour un total actuellement de 1356 km. Nous vivons au cœur de municipalités exceptionnelles et nous devons davantage développer notre fierté d'être Bellechassois et apprendre à défendre notre qualité de vie, nos racines. J'ai passé aussi plusieurs heures à restaurer et peindre la Maison Couët, son hangar, ses patios et clôtures. Le confinement, je l'ai vécu dans un mode de préservation et de découverte de mon patrimoine, de notre patrimoine bellechassois.

En Bellechasse, ce milieu de vie exceptionnel, comportant de grands espaces, de l'air de qualité, une eau pure, des possibilités multiples d'activités physiques, nous a permis de mieux traverser cette épreuve que d'autres régions. Car nous n'avons pas été totalement épargnés et nous devons continuer de nous protéger.

Une semaine avant Pâques, un membre de la Société historique de Bellechasse, un ami, monsieur Normand Leblond, résidant, serrurier et coiffeur de Saint-Charles, a commencé à avoir certains symptômes : la Santé publique lui a alors dit de prendre des marches et que ça passerait. Deux jours plus tard, il éprouvait des problèmes respiratoires importants. Il fut référé à l'hôpital de Charny, où on lui diagnostiqua une pneumonie, mais de nouvelles malaises s'amplifiaient. C'est au matin du 10 avril 2020 qu'il entra à l'urgence; le soir même, il était transféré aux soins intensifs : il avait été contaminé par le coronavirus. Il a été placé dans un coma artificiel. Maintenant âgé de 71 ans et ayant passé plus de 70 jours à l'hôpital, il en est ressorti vainqueur. Un immense bravo à monsieur Leblond, chauffeur à maintes reprises des excursions de la SHB, et au plaisir de vous revoir en pleine forme.

Tous ces changements de rythme de vie ont grandement affecté la Société historique de Bellechasse. Comme vous vous en êtes rendu compte, vous n'avez pas reçu votre numéro de notre revue « Au fil des ans » du mois de mai car nous avons décidé de réaliser trois revues au lieu de quatre en 2020.

La problématique des contraintes sanitaires nous a aussi touchés sur le plan d'embauche des archivistes pour le projet Archives-Bellechasse. Après l'annonce du confinement, les entrevues ont dû être réalisées virtuellement. Par la suite, attendu que la municipalité de Saint-Charles nous avait avisés de quitter le local de la SHB pour la fin de 2019, nous n'avions plus de locaux pour faire travailler les étudiants archivistes. En juin, la municipalité de Beaumont a généreusement accepté de nous accueillir, puis finalement, nous avons installé les employés dans les locaux adjacents au Centre historique des sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours, à Saint-Damien. Avec le départ annoncé des religieuses, d'ici peu d'années, de leur maison de Saint-Damien et avec l'impossibilité de faire la tournée des maisons de Bellechasse pour y collecter et inventorier les archives privées, nous pouvions ainsi faire un inventaire et une numérisation des documents archivistiques de l'histoire de la congrégation NDPS. Malgré de multiples difficultés et plusieurs modifications aux programmes de subventions, monsieur Pierre Lefebvre a réussi à obtenir le financement pour deux étudiants et a aussi obtenu du financement pour deux autres à partir de septembre, jusqu'en février 2021.

Notre voyage patrimonial avec Pierre Prévost ne semble pas pouvoir avoir lieu non plus et les adhésions à la SHB ont chuté attendu que nous n'avons pas pu rencontrer de nouveaux membres potentiels à l'occasion des divers festivals habituels, lesquels ont été annulés en 2020. Si vous souhaitez aider notre association à maintenir des racines fortes, je vous remercie du recrutement que vous pourrez faire en offrant un abonnement en cadeau à un de vos enfants, ou encore en parlant de la SHB à un voisin, à un ami, à votre Club d'Âge d'Or.

Lorsque vous lirez ces lignes, notre assemblée générale annuelle, qui se déroule habituellement le dernier dimanche d'avril, se sera tenue le 13 septembre 2020 en l'église de Saint-Henri, dans le respect des normes de distanciation sociale.

Notre vie ne sera maintenant plus la même, le port du masque, la distanciation sociale, une certaine peur, tout cela laissera des marques et perdurera encore quelques années. C'est en demeurant attentifs à nos familles, nos amis, nos voisins, qu'ensemble nous traverserons cette épreuve et nous rattachant aux efforts qu'ont dû fournir nos ancêtres pour nous permettre de vivre dans un lieu actuellement magnifique. Continuons ensemble à construire un demain encore plus sécuritaire et souvenons-nous toujours de nos racines : elles sont à la source de ce qui nous évitera de répéter les mêmes erreurs.

*Michel Tardif*

# NOUVELLES DU MILIEU

## N.D.L.R. : LA TENUE DE CES ACTIVITÉS EST SUSCEPTIBLE D'ÊTRE INFLUENCÉE PAR L'ÉVOLUTION DE LA PANDÉMIE ACTUELLE.

### LE 13 SEPTEMBRE 2020 — ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE.

La Société historique de Bellechasse a tenu son assemblée générale annuelle 2020 le 13 septembre 2020 dans l'église de Saint-Henri. Une vingtaine de membres étaient présents. En présence des membres du conseil d'administration, le président et la rédactrice en chef ont présenté les activités de l'année 2020. Après l'évènement, une visite des lieux a été animée par Michel Tardif.

<https://www.shbellechasse.com/index.html>

### LE 15 OCTOBRE 2020 — COLLOQUE ANNUEL D'ACTION PATRIMOINE : PATRIMOINE BÂTI, DU CŒUR À L'ACTION.

Le jeudi 15 octobre dernier, Action Patrimoine a tenu virtuellement son colloque annuel sur l'importance de la sensibilisation dans la protection du patrimoine. Marie-France St-Laurent, de la MRC de Lotbinière et Marie-Josée Deschênes, architecte, y ont notamment parlé des Cliniques d'architecture patrimoniale en Chaudière-Appalaches (CAPCHA).

<https://actionpatrimoine.ca/activites/colloque-2020/>

<https://capcha.ca/>

### LE 9 OCTOBRE 2020 — LA VISITE VIRTUELLE DE SAINT-HENRI VIENT D'ÊTRE OFFICIELLEMENT LANCÉE.

Le projet régional Saint-Henri 3D a été dévoilé officiellement en fin d'après-midi le 9 octobre lors d'une visioconférence rassemblant une trentaine de dignitaires. La MRC de Bellechasse invite la population du Québec et d'ailleurs à visiter virtuellement cette magnifique église néogothique qui détient une partie de la fameuse collection des abbés Desjardins, des tableaux exécutés à Paris par des maîtres français durant les 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles.

[http://aschiinipii.info/visites/EGLISE\\_ST\\_HENRI/EGLISE\\_ST\\_HENRI.html](http://aschiinipii.info/visites/EGLISE_ST_HENRI/EGLISE_ST_HENRI.html)

### LE 28 OCTOBRE 2020 — CONSEIL DU PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUÉBEC : COLLOQUE — ARCHIVES RELIGIEUSES ET ENJEUX DE SOCIÉTÉ.

En ces temps où l'avenir des archives religieuses est plus qu'incertain au Québec, cinq intervenants se prononcent sur leurs perspectives et proposent des pistes de solution. La table ronde sera animée par Richard M. Bégin, administrateur du CPRQ et président de la Fédération Histoire-Québec. Inscription pour la diffusion virtuelle requise.

<https://www.patrimoine-religieux.qc.ca/fr/evenements/colloques>

### LE 7 NOVEMBRE 2020 — CONSEIL DU PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUÉBEC : DISCUSSION — AVANT DE BAZARDER LE PATRIMOINE RELIGIEUX!

Discussions autour de la connaissance et de l'aliénation des objets à caractère religieux, avec Joanne Chagnon, Édith Prigent, Denis Robitaille, Vincent Giguère, Jean-François Royal, Sébastien Daviau et Pascale Bergeron. La discussion se tiendra le mercredi 7 novembre 2018 de 9 h à 16 h au Musée des religions du monde de Nicolet.

<https://www.patrimoine-religieux.qc.ca/fr/evenements/colloques>

### REPORTÉ — EXCURSION D'AUTOMNE DE LA SHB.

L'excursion prévue par le vice-président, Pierre Prévost, en 2020 dans les hauts de Portneuf est remise à l'an prochain. Nous soulignons la collaboration du chauffeur Normand Leblond qui a accompagné plusieurs excursions, qui a combattu la COVID-19 au printemps 2020 et qui en a guéri. Nous te souhaitons une bonne santé, et au plaisir de te revoir l'an prochain!

<https://www.shbellechasse.com/index.html>

# DOSSIER



Paul Kane. *French River Rapids*. [1846-1848?]. Huile sur toile. Musée royal de l'Ontario, Toronto.

## LES AUTOCHTONES

# LE BON SAUVAGE

## RENÉ MINOT



René Minot est membre du comité de rédaction de la revue *Au fil des ans* et choriste du Chœur de Bellechasse. (Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2018)

**L**e « bon » sauvage... Les frères ennemis... Les « nés natifs » et les « étrangers », comme il se dit parfois dans nos villages de Bellechasse ou chez les Beaucerons...

Le langage et la pensée se nourrissent de ces contrastes apparents ou réels. Les oppositions, les contraires aident l'esprit à organiser le monde entre ici et ailleurs, entre hier et aujourd'hui, entre moi et l'« autre » - comme, du temps de l'Antiquité grecque, la « Cité » et les « Barbares ». Ainsi oppose-t-on, depuis des siècles, le « civilisé » et le « naturel » : « civilisé » étant associé à l'Europe chrétienne, et « naturel » au sens, aujourd'hui un peu oublié, d'autochtone, de natif du pays qu'on découvre. « Naturel » pour ne pas dire « Sauvage ».

Bien des termes pour désigner l'« autre » trahissent des ignorances ou des raccourcis, comme c'est le cas du nom « Indiens » qu'ont donné les Européens aux « naturels » habitant les « Indes occidentales », terres rebaptisées « Amérique » par les hasards de l'Histoire. Et ce n'est que récemment qu'on s'intéresse au nom traditionnel que se donnent les sociétés différentes des nôtres. Songeons-y : un « Hongrois », chez lui, est un « *Magyar* » ; un Allemand en son pays est « *Deutscher* », mais pour un Anglais « *a German* » ; en Chine, un Chinois est, littéralement, une personne du Pays du Milieu, etc. Pourquoi les Français ont-ils nommé « Montagnais » le peuple innu ? Pourquoi les « Hurons », et non les Wendats ?

Lors de la découverte de l'« autre », tout groupe humain est amené à se redéfinir lui-même, ce qui s'est assez souvent fait au détriment

du voisin : ça va de la p'tite blague sur le « *Nioufi* » jusqu'à la calomnie haineuse et manipulatrice.

À l'instar de quelques historiens et linguistes cherchant des explications à la dénomination, flatteuse ou neutre ou méprisante, dont on étiquette les peuples, je me penche ici sur quelques cas de communautés autochtones. Les « Sauvages », comme on l'a dit durant des siècles.

Aujourd'hui, on chante « Que la montagne est belle ! » Mais la montagne et les forêts qui souvent la recouvrent sont des milieux où la vie a toujours été plus difficile que dans les plaines. En Suisse méridionale, notamment dans le Valais, on donnait aux montagnards « demeurés » qui souffraient de certaines carences alimentaires, le surnom charitable de « chrétiens » ; mais prononcé à la manière locale, c'étaient des « crétiens »<sup>1</sup>. Et au XIX<sup>e</sup> siècle, l'expression « crétin des Alpes » était utilisée comme une insulte.

Quand les découvreurs du Canada ont cherché à connaître les noms que se donnaient les peuples autochtones, certains se sont tout naturellement dits les « Libres », les « Humains ». Mais on ne l'a pas compris. En fait, c'est une expression universelle de l'identité collective

---

1 Comme beaucoup de sciences, la science étymologique doit s'accommoder d'incertitudes et de remises en question. Ainsi, au XIX<sup>e</sup> siècle, Pierre Larousse propose une autre origine au mot « crétin », qui serait une adaptation de l'allemand *Kreidling*, « dérivé de *Kreide*, craie, à cause de la couleur blanchâtre de la peau des crétiens ». Dans son *Dictionnaire historique de la langue française* (Paris : Le Robert, 2010), Alain Rey ne mentionne même pas cette hypothèse.



qui ne se trouve pas qu'en Amérique du Nord où, entre autres, le mot « Inuit » signifie « les hommes », mais autant en Europe ancienne qu'en Asie moderne ou ailleurs dans le monde : la France, c'est le pays des hommes « francs » (libres par rapport, entre autres, aux Gaulois colonisés par les Romains et soumis à leur impôt) ; la Thaïlande s'est renommée au XX<sup>e</sup> siècle « Meuang Thai », c'est-à-dire le pays des hommes libres. De même, au Québec, depuis 1990, la nation innue se fait officiellement nommer d'après le terme « *innu-aimun* » signifiant « être humain », que se donne cette nation depuis des temps immémoriaux.

Que le nom de « Montagnais » ait été jadis employé avec une connotation méprisante, c'est assez probable. L'essayiste feu Jean-Marcel Paquette m'a jadis rapporté le fait suivant : sous le régime français, un des gouverneurs de Saint-Louis du Sénégal, qui était originaire de Nouvelle-France, surnommait « Canadiens » les Autochtones africains, lui-même se considérant comme Français. Cette dénomination de « Canadien », pour le haut fonctionnaire, convenait à tous les colonisés tenus pour inférieurs et peu civilisés. Les « Montagnais », entre autres nations d'ici, ont été régulièrement l'objet de méfiance, voire de mépris, comme d'ailleurs tous les « Sauvages », terme qui, dès le XII<sup>e</sup> siècle, s'applique « *dans la culture elle-même, à ceux que l'on juge rudes, grossiers, qui sont comme proches d'un état de nature* » (Alain Rey).

Et quand des hommes « blancs » vivaient dans des communautés autochtones – contraints ou pas, car plusieurs y ont été des prisonniers –, ils s'y « ensauvageaient », terme rare resté dépréciatif depuis le Moyen Âge et parfois rempli des sous-entendus liés à la liberté sexuelle. Adoptés par une famille, ils devenaient immédiatement membres à part entière de la vie du groupe. Mais le statut de leurs enfants, des « Métis », était dévalorisé aux yeux des Blancs, preuve d'une inégalité sociale qui est loin d'avoir disparu encore aujourd'hui, malgré d'importants progrès récents.

Et les Hurons? Ce sont les nouveaux arrivants de France qui ont vite fait de les nommer ainsi (attesté en 1625), bien sûr à cause de la coupe de cheveux, la hure, que se faisaient les Wendats en certaines circonstances, festives ou guerrières. Or, dans les « vieux pays », la hure désigne la tête hirsute de certains animaux comme le sanglier, c'est-à-dire le cochon sauvage. Et de là, au XIV<sup>e</sup> siècle, un insurgé des révoltes paysannes nommées « jacqueries », puis, plus largement, « une personne grossière » (A. Rey). Bref, rien de très flatteur, même si cette coupe de cheveux revient parfois à la mode.

Au fond, l'image des Autochtones qu'ont transmis les courants culturels majoritaires de nos sociétés « occidentales » est longtemps restée négative, et l'est encore malgré les efforts pour changer les choses – qui semblent quand même s'améliorer depuis le tournant des années 2010 - 2020. Dans Bellechasse, le souvenir des Abénakis et de leurs voisins Malécites ne figure apparemment que dans la toponymie avec le lieu dit Abénaquis où la rivière du même nom est tributaire de la rivière Etchemins (un des noms attribués aux Malécites), entre les villages de Sainte-Claire et de Saint-Malachie.

Le déclin des populations autochtones s'est fait brutalement, on le sait, quand les maladies apportées d'outremer aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ont décimé ces groupes plus encore que

- *La maison des Jésuites de Sillery aujourd'hui. Source : <https://www.musees.qc.ca/fr/musees/guide/maison-des-jesuites-de-sillery>*



les guerres. Leur mode de vie semi-nomade et l'occupation progressive du territoire par les Européens les ont quasi réduits au silence, au point de couper beaucoup de leurs relations avec les nations voisines des Migmags, des Innus et des Iroquois.

En 1652, un petit groupe de cinq Abénaquis se fait intercepter par des Algonquins de Sillery qui croient avoir affaire à leurs ennemis iroquois, alors qu'ils étaient traditionnellement alliés : c'est dire que les échanges ne se faisaient plus depuis quelques années. Les prisonniers, à qui les Algonquins avaient commencé à infliger les traitements habituels entre les Iroquois et leurs ennemis (ongles arrachés, doigts coupés, etc.), ont finalement réussi à se faire reconnaître. Du coup, deux des captifs ont été renvoyés chez eux, avec mission d'inviter formellement des responsables abénaquis à venir renouer les accords anciens. Une cérémonie de retrouvailles a été organisée en mai 1653 à la maison des Jésuites de Sillery – aujourd'hui un musée.

Dans leurs *Relations*, les jésuites ont décrit cette rencontre avec une précision qui confirme les façons de faire et de dire de ces « sauvages » qui sont, en fait, porteurs de traditions d'une grande richesse<sup>2</sup>. Parmi les qualités qu'ont retenues les témoins de l'époque, notons l'éloquence, la précision, la justesse et la perspicacité :

*On commença par l'exhibition des présents, qu'on étendit sur une corde qui traversait toute la salle. Ce n'étaient que des colliers de porcelaine fort larges, des bracelets, des pendants d'oreilles et des calumets (ou pétunoirs). Chacun ayant pris sa place, le plus ancien de ces ambassadeurs prit la parole, disant à toute l'assistance qu'il venait de déplier l'affection et l'amitié*

2 JR, XL : 202-208, dans Vachon, André, *Éloquence indienne* (Montréal : Fides, 1968), 67-71.

La graphie originale des *Relations* y a été modernisée.

*de ceux de sa nation, figurée par ces colliers ; que leur cœur était tout ouvert, qu'il n'y avait aucun pli, qu'on voyait dans ses paroles le fond de leurs âmes. Et, là-dessus, tirant un grand collier, il l'étendit au milieu de la place, disant : « Voilà le chemin qu'il faut tenir pour venir visiter vos amis. » Ce collier était composé de porcelaine blanche et violette, en sorte qu'il y avait des figures, que ce bon homme expliquait à sa mode : « Voilà, disait-il, les lacs, voilà les rivières, voilà les montagnes et les rivières qu'il faut passer ; voilà les portages et les chutes d'eau. Remarquez tous, afin que dans les visites que nous nous rendrons les uns aux autres, personne ne s'égare. Les chemins seront maintenant faciles, on ne craindra plus les embuscades. Tous ceux qu'on rencontrera seront autant d'amis. »*

Suit l'explication de chacun des cinq autres présents, dont le dernier regroupait une brassée de colliers représentant les liens dont les Abénaquis prisonniers avaient souffert l'année précédente :

*« Ah, mes frères, s'écria-t-il, que les liens de ces pauvres prisonniers nous ont mis en grand danger de tous côtés! Mais enfin, les voilà bas, le danger est passé. Vos pères ont autrefois contracté alliance avec nos ancêtres : cela s'était mis en oubli ; un mauvais rencontre [un mauvais hasard] a fait du mal à nos gens et du bien à toutes nos nations, car nous ne nous connaissions plus : nous étions égarés, et nous voilà réunis. Oui, mais nos pauvres gens ont les doigts coupés? on les a bastonnés? on les a tourmentés? Ce n'est pas vous, mes frères, qui avez fait ce coup ; ce sont ces méchants Iroquois qui vous ont fait tant de mal. Votre vue, blessée par ces malheureux [les Iroquois], nous a pris pour des ennemis ; vous nous avez frappés, croyant frapper des Iroquois. C'est une méprise. Nous n'en disons mot. [...] »*

Et les retrouvailles se terminent par des chants, des danses où « les jeunes hommes dansent à part et les filles à part, se suiv[en]t néanmoins les uns les autres à la mode du pays. »

Les contacts, même les plus officiels, des Autochtones avec les Français n'ont pas tous

la belle unanimité dont témoigne ce récit d'un père jésuite. Un autre chroniqueur de la fin de ce XVII<sup>e</sup> siècle, Robert Challe<sup>3</sup>, haut fonctionnaire dans les affaires maritimes et qui détestait les jésuites à cause de leurs politiques indépendantes de celles du roi, rapporte des manières de faire de ces missionnaires en robe noire que les « Sauvages » connaissaient fort bien.

*J'étais à Montréal en Canada en 1682 lorsque M. de la Barre, vice-roi, fit la paix avec les Iroquois. Le Père Béchefe, supérieur des jésuites, y était aussi. Un sauvage que les Français à cause de la longueur de sa bouche avaient surnommé Grand-Gula, & dont le nom sauvage était Aroüim-Tesche, portait la parole pour toutes les nations iroquoises. J'appris, ce jour-là, quantité de choses qui regardaient la Société de Jésus, qui faisaient enrager le père Béchefe, & rire tous les auditeurs ; car le sauvage y parlait en sauvage, c'est-à-dire sans flatterie ni déguisement. Les jésuites étaient démontés de l'effronterie de sa harangue, & perdirent tout à fait patience à la conclusion de leur article, qui fut, que tous les sauvages ne voulaient plus de jésuites chez eux. On lui en demanda la raison ; & il répondit, aussi brutalement qu'il avait commencé, que ces jaquettes noires n'iraient pas, s'ils n'y trouvaient ni femmes ni castors.*

Oui, il y a bien « sauvage » et « Sauvage ».

Qu'en est-il de leur vie sociale et de leur vie culturelle? Vie ou survie? Examinons un peu l'apparente discontinuité entre les témoignages écrits européens sur les Autochtones et leur culture au temps du régime français (avec les glossaires, dictionnaires et grammaires des langues des « Premières Nations », etc.), et la renaissance des études récentes sur certains Peuples Premiers dont on a cru les langues vouées à bientôt disparaître. Le hiatus est sûrement moins grand que ne l'est l'écart entre le grec ancien, qui a inspiré plusieurs humanistes

3 Challe, Robert, écrivain du roi, *Journal d'un voyage aux Indes orientales (1690-1691)* (Paris : Mercure de France, 1979), 444 ; édition princeps posthume en 1721.

au XVI<sup>e</sup> siècle, et le grec moderne (qu'il soit « katharevousa » ou même « dimotiki ») reconstruit deux mille ans plus tard. Le wendat et l'abénaqui recommencent à être parlés par la jeunesse de ces nations au XXI<sup>e</sup> siècle. La langue micmaque, la langue innue, la langue iroquoise se réaffirment depuis longtemps.

Les Bellechassois qui s'intéressent à leurs origines sont nombreux à savoir que plusieurs de leurs ancêtres sont Autochtones. Le souvenir de nos voisins abénaquis émerge au fil des siècles, comme l'illustre l'ouvrage de J.-A. Maurault, *Histoire des Abénakis*, depuis 1605 jusqu'à nos jours, publié en 1866 et accessible au lien suivant : [canadiana.ca/view/oocihm.29555/3?r=0&s=1](http://canadiana.ca/view/oocihm.29555/3?r=0&s=1)

Compilation sans grande originalité, l'intention en est autant missionnaire qu'historique. Mais le propos, qui témoigne de la fragilité de cette culture dont l'extinction semblait inévitable, voici un siècle et demi...

## PREFACE.

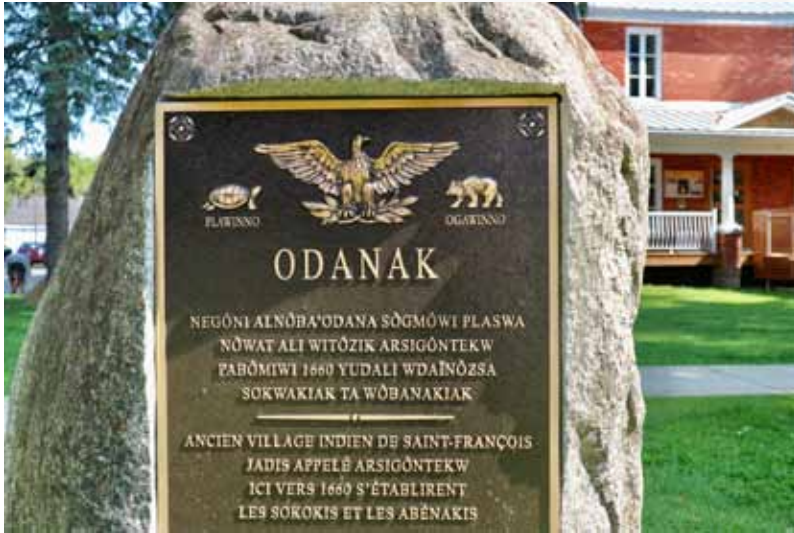
Ce livre est l'histoire d'une tribu sauvage, qui aujourd'hui compte à peine 350 âmes en Canada : cette tribu est celle des Abénakis.

Quelques uns penseront peut-être que cet ouvrage est inutile, et prétendront qu'il n'était pas nécessaire, pour ne rien dire de plus, de faire des recherches dans le but d'écrire l'histoire de cette petite tribu, qui s'éteint graduellement, et qui, dans un avenir non éloigné, disparaîtra complètement de notre pays.

Mais lorsqu'ils se souviendront que ces sauvages sont les descendants d'une grande nation, qui, pendant cent-cinquante ans, remplit un rôle très-important au milieu des colonies de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-France, et qui, pendant cette longue période, fut constamment alliée aux Fran-

... est démenti par le renouveau que

- Début de la préface de Maurault, *Histoire des Abénaquis* (Sorel : Gazette de Sorel, 1866).



- **Plaque commémorative du village amérindien d'Odanak. Photographie : René Minot, 2017.**

connaissent les communautés abénaquises, comme nous l'avons observé avec intérêt, un autre siècle et demi plus tard, notamment à Wôlinak<sup>4</sup> et Odanak lors de l'excursion annuelle de la Société historique de Bellechasse, le 26 août 2017, qu'a animée Pierre Prévost avec son brio coutumier. Les amateurs d'histoire peuvent ainsi contribuer à l'animation du présent.

Ń

#### RÉFÉRENCES

- Challe, Robert, écrivain du roi, *Journal d'un voyage aux Indes orientales (1690-1691)*. Paris : Mercure de France, 1979. Édition princeps posthume en 1721.
- JR, XL : 202-208, in Vachon, André, *Éloquence indienne*. Montréal : Fides, 1968.
- Rey, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, 2010.

4 Wôlinak... Écrit « Wôlinak », et à prononcer « Woulinak ». Un menu détail sur l'« écriture » des langues autochtones : le 8.

Notons d'abord que le recours à ce symbole – à la fois une fantaisie et une tradition –, n'a rien à voir avec l'usage du « syllabaire » pour la transcription de l'inuktitut. L'écriture syllabique, invention du XIX<sup>e</sup> siècle, est une méthode sténographique destinée aux « locuteurs de l'ojibway, du cri, du naskapi (famille linguistique algonquienne), du chipewyan (famille linguistique dene), et de la langue inuit dans l'Arctique de l'Est » (thèse d'Aurélien Huot, anthropologue, *Écrire et lire la langue inuit*, U. Laval, 2010, p. 80). Aujourd'hui, pour les langues inuites, on utilise souvent à la fois l'écriture syllabique et l'écriture romaine, plus récente et accessible.

On a vu ci-dessus que les colliers étaient porteurs de messages complexes de par la disposition, la taille et la couleur des perles. Mais bientôt, au wampum, a succédé la communication écrite européenne sur papier ou sur écorce de bouleau notamment. De fait, dès les tout débuts de la colonie, les missionnaires ont appris les langues locales et en ont tiré plusieurs glossaires en recourant à nos caractères latins usuels, ceux de notre alphabet français. Dans leurs transcriptions, on trouve souvent un signe ressemblant à un 8 et correspondant le plus souvent au son « ou ». Ce 8 devrait toujours – comme ce l'est parfois – présenter sa boucle supérieure ouverte, comme si l'on avait un « v » ou un « u » collé au-dessus d'un « o ».

Eh bien, ce sont en effet les lettres « o » et « u » qui sont ici superposées et forment une sorte de ligature (analogue à la « perluette » & constituée elle-même d'un « e » et d'un « t »). Cette façon d'écrire le son « ou » était appliquée à la transcription latine des mots grecs. En langue grecque, ancienne ou moderne, la combinaison des voyelles « o » (omicron) et « u » (upsilon) s'écrit « ou » et représente le son « ou » - [u] selon le symbole de l'alphabet phonétique international. Mais pas en latin : la lettre « u » du latin, à l'époque, se prononçait généralement « u » comme dans « une bulle » : on disait « Dominus vobiscomme » ! Les missionnaires catholiques, à qui le latin était aussi familier qu'aujourd'hui l'anglais pour nous, se servaient de la ligature « 8 » (= o + u) indiquant pour tous la prononciation « ou ». La graphie « 8 » fait très couleur locale : pourquoi pas ?

# BELLECHASSE AU TEMPS DES AUTOCHTONES

MICHEL TARDIF



Michel Tardif est  
président de la  
Société historique  
de Bellechasse  
(Photographie :  
Marie-Josée  
Deschênes, 2018)

**Au début se trouvait un territoire qu'on se plaisait à appeler « vierge et inhabité », ce territoire, qu'on appelle aujourd'hui Bellechasse et qui allait se développer suivant un schéma d'attribution des terres, dit « en seigneuries ».**

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la ville de Québec est fondée et la côte de Beaupré ainsi que l'île d'Orléans reçoivent déjà de nombreux colons, suivant ce système des seigneuries. La plaine côtière de Bellechasse n'échappera pas à ce type de peuplement, laquelle verra alors naître quatre seigneuries, concédées à des « seigneurs » et faisant front au fleuve, afin d'en assurer un accès facile. Seulement trois d'entre elles concernent le territoire de Bellechasse, soit celle de Vincennes, celle de Beaumont et celle de La Durantaye. L'autre, la seigneurie de Lauzon, couvrait la municipalité de Saint-Henri qui comprenait à l'époque le territoire de Pintendre.

Assez simple comme développement et établissement des colons. Les principales voies de circulation étant, à l'époque, les cours d'eau, les seigneuries seront étroites, face au cours d'eau et allongées perpendiculairement, favorisant ainsi l'établissement d'un plus grand nombre de censitaires.

Dans Bellechasse et particulièrement dans la seigneurie de La Durantaye, le seigneur fait des concessions sur cinq rangs de profondeur pour favoriser le peuplement à l'intérieur de sa seigneurie. Par contre, cette occupation s'effectue au détriment des Abénakis, qui utilisent ce territoire pour leurs activités traditionnelles.

Outre leurs activités traditionnelles, les Autochtones ont permis aux Français de survivre à l'hiver rigoureux en les initiant aux vertus des diverses plantes indigènes ainsi qu'à l'usage de l'eau d'érable.

Selon la théorie classique, les peuples autochtones d'Amérique montrent assez de caractéristiques communes avec les peuplades mongoles pour qu'on leur attribue une origine asiatique très ancienne, remontant à l'époque paléolithique. Le peuplement du continent américain se serait produit vers la fin de la dernière glaciation du Quaternaire, par le détroit de Behring encore émergé, il y a environ 20 000 ans, datation actuellement raisonnable, même si certains spécialistes parlent récemment de 30 000 et même 33 000 ans. Quant à la vague algonquine qui concerne nos régions, les anthropologues la font remonter à environ 10 000 ans : ces déplacements se sont effectués de l'ouest vers l'est et du sud vers le nord, en suivant la déglaciation du continent.

Quelles voies d'eau utilisaient les Premières Nations du sud-sud-est pour atteindre notre région? Dans son journal de 1628, Champlain décrit ainsi le trajet utilisé par ses explorateurs en direction du sud : « *la rivière des Echemins, par où les sauvages vont à Quinibiqui traversant les terres avec difficulté pour y voir des sauts et peu d'eau...* » Cette rivière étant beaucoup moins profonde et ayant un débit inférieur à la rivière Chaudière, un peu plus à l'ouest, était plus difficilement navigable. Il est plausible que la rivière Etchemin ait été une voie utilisée à maintes reprises par les tribus des Etchemins (Malécites) et des Abénaquis. Mais pour ces derniers, la Chaudière offrait de



- *Cornelius Krieghoff. Le Pont tubulaire, Chutes de Saint-Henri. 1858. Huile sur toile, 36.4 x 54 cm. Musée McCord, Montréal.*

meilleures possibilités pour atteindre la rivière Kennebec.

Les Abénakis ont légué une importante toponymie en Bellechasse. Qu'il suffise de nommer la rivière des Abénaquis, tributaire de la rivière Etchemin, prenant sa source dans le canton de Buckland. Abénaquis est aussi le nom d'une agglomération, et ancien arrêt de train, qui est bâtie au confluent de la rivière des Abénaquis et de la rivière Etchemin, et fait partie de la municipalité de Sainte-Claire. Les toponymes de la rivière Daaquam et des montagnes et plateaux des Appalaches sont aussi empruntés aux langues des Premières Nations. La rivière Etchemin, prenant sa source dans la lac du même nom, est le principal cours d'eau de Bellechasse : cette importante rivière se précipite des hauteurs de Bellechasse, traverse les

cantons de Roux, de Standon, de Cranbourne, de Frampton, traverse les paroisses de Saint-Édouard, Saint-Léon, Saint-Malachie, Sainte-Claire, Saint-Anselme, passe à Saint-Henri puis donne lieu, à une chute pittoresque, la chute Domrémy en entrant à Lévis, pour finalement se jeter dans le fleuve Saint-Laurent presque en face de Québec. Sa longueur est de 120 km et la superficie de son bassin est de 1 440 km<sup>2</sup>. Elle fut ainsi nommée par Samuel de Champlain, parce que les indigènes de la tribu des « Eteminquois » en suivaient le cours pour se rendre à Québec. La chute Domrémy a été immortalisée dans une peinture de Cornelius Krieghoff.

Les Amérindiens constituent un thème très riche dans l'œuvre de Krieghoff. Il a sans doute pris contact avec eux aux États-Unis.

Les Amérindiens sont peints avec leur costume habituel et leurs manières de vivre si particulières. Il montre leurs traîneaux, leurs mocassins, leurs grands manteaux aux couleurs vives. Les femmes placent les enfants près du feu dans un panier fait de branches ou de lanières de cuir et préparent le repas pendant que les hommes fument leur longue pipe. Ou alors, nous voyons les Amérindiens avec les paniers qu'ils ont fabriqués pour la vente. Ce groupe social encore très individualisé à l'époque trouve en Krieghoff un interprète sympathique et prolifique.

Les peuples autochtones établis en Bellechasse et particulièrement sur les rives des rivières des Abénaquis et Etchemin, les Etcheminois et les Abénakis, ont rapidement appris à vivre avec la présence des Français. Encore dans les années 1910, jusque vers 1918, Mademoiselle Yvonne Couët, dans ses écrits, parle de la présence des « sauvages » campant au confluent de la rivière à la scie et de la rivière Etchemin, sur les terrains de la Maison Couët à Saint-Henri, lors de leurs voyages vers Québec pour y vendre leurs produits d'artisanat, tels des paniers de jonc. La vente de cet artisanat leur permettait d'acquérir de la farine et des légumes pour se nourrir et faire des réserves pour l'hiver lorsque la chasse, la pêche et le trappage n'étaient pas excellents. Plusieurs paniers de jonc datant de cette époque se trouvent encore dans le hangar de la Maison Couët.

En 2016, un recensement du gouvernement canadien établissait la présence des descendants des Premières Nations en Bellechasse à 330 individus dont 165 étaient catégorisés comme Métis et les autres comme descendants des Premières Nations d'Amérique du Nord. Les municipalités de Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Philémon et Saint-Vallier ne compteraient aucun autochtone lors de ce recensement. Les municipalités d'Armagh, de Saint-Henri et de Saint-Lazare comptaient

respectivement 55, 50 et 40 descendants Autochtones, dont 80 Métis.

Pour en apprendre davantage sur la présence des Premières Nations sur le territoire de Bellechasse, je vous suggère quelques lectures complémentaires mentionnées en références ci-dessous.



#### RÉFÉRENCES

- Beudoïn, André, « Présence Amérindienne en Bellechasse » dans *Au fil des ans* 9, no 4 (Automne 1997) : 119 - 121.
- Couët, Yvonne, *L'oncle Tom raconte* (1928), 14.
- G.I.R.A.M. *Présence des Amérindiens en Bellechasse* (1980).
- Provost, Honorius, « Les Abénaquis sur la Chaudière », *La Société historique de la Chaudière*, no 1 (1943) : 8.
- Provost, Honorius, *Chaudière-Kennebec / Grand chemin séculaire*. Québec : Garneau, 1974, 81.
- Roy, Joseph-Edmond, *Histoire de la seigneurie de Lauzon, vol. 1*. Lévis, :Mercier et Cie, 1897, 5.



- *Paniers de jonc de la collection de la Maison Couët, Saint-Henri. Photographie de Michel Tardif, 2020.*

# PRÉSENCE AMÉRINDIENNE SUR LA CÔTE DE BELLECHASSE AUX XVIII<sup>E</sup> ET XIX<sup>E</sup> SIÈCLES

GASTON CADRIN



Gaston Cadrin est géographe-environnementaliste, auteur et vice-président du GIRAM (Photographie : Pauline Thériault, 2020)

**L**es paroisses de la côte bellechassoise n'ont jamais accueilli une migration amérindienne aussi importante que celles de Lauzon, à l'ouest ou de Rivière-Ouelle ou Kamouraska, à l'est. Toutefois, malgré que cette présence fût plus sporadique et plus clairsemée, il est intéressant de connaître durant quelle période et dans quel contexte celle-ci s'est déroulée dans ces zones de peuplements anciens que sont les seigneuries de Vincennes (1672), de Beaumont (1672, de La Durantaye (1672), cette dernière morcelée en seigneuries de Saint-Michel et de Saint-Vallier à compter de 1720.

Si on se réfère aux actes religieux (baptêmes, mariages, sépultures), la fréquentation de ces paroisses riveraines du Saint-Laurent se serait produite entre 1701 et 1836. Le premier acte est survenu, à Beaumont, le 6 mars 1701, lors du baptême de Marie Joseph, « fille de Noël Ratissorens et d'Anne Ezpatig, Huronne de nation, sa femme ». Le seigneur de Beaumont, Charles Couillard et son épouse, Louise Couture, eurent l'honneur d'être le parrain et la marraine. Le dernier acte eut lieu à Saint-Michel, le 1<sup>er</sup> novembre 1836, lors de la sépulture d'une vieille sauvagesse de 78 ans, prénommée Geneviève, en présence des témoins Malcolm Smith, maître pilote et François Dupont.

Au total, durant cette période, on dénombre 64 actes religieux amérindiens dans les registres paroissiaux. Dans la paroisse de Saint-Vallier, les registres ne comptent que trois actes inscrits (de l'ouverture des registres jusqu'en 1765),

soit un baptême, un mariage et une sépulture; cela ne veut pas dire qu'il n'y ait eu aucun campement temporaire sur les rivages ou aux embouchures de rivières.

Comme on peut le constater dans le tableau, ce sont les paroisses de Beaumont et de Saint-Michel qui ont accueilli le plus d'Amérindiens de passage pour des cérémonies religieuses. Il faut souligner qu'une majorité des actes religieux à Saint-Michel ont été administrés durant un campement prolongé de Malécites entre 1745 et 1747 que nous décrirons plus loin.

Dans beaucoup d'actes, le curé ou le missionnaire mentionne « sauvage ou sauvagesse », lorsqu'on peut identifier la nation autochtone, on le fait. Dans la majorité des cas identifiés, ces Amérindiens proviennent d'Acadie, notamment en bordure de la rivière Saint-Jean; ils sont pour la plupart Malécites et on y dénombre quelques Abénaquis à l'occasion. Ces deux peuples parlent sensiblement la même langue et ayant été christianisés par des missionnaires catholiques, ils sont en liens étroits avec les Français de la vallée du Saint-Laurent.

Dans les registres de Beaumont, les baptêmes et sépultures sont inscrits en tout temps de l'année, mais on note une majorité des actes entre avril et octobre. Toutefois, en 1732, on observe que quatre membres de la famille Fronsac sont décédés le 22 janvier, les 3 et 6 février et le 28 décembre. Cela semble signifier qu'ils avaient établi un campement permanent à Beaumont et qu'ils ont probablement



Répartitions des actes<sup>1</sup>, selon la nature et la paroisse, entre 1701 et 1836

Paroisse	N. de baptêmes	N. de mariages	N. de sépultures	Total des actes
Beaumont	10	0	17	27
Saint-Michel	20	3	11	34
Saint-Vallier	1	1	1	3
Grand total	31	4	29	64

été décimés par l'épidémie de variole qui s'était répandue en cette période à Québec. Cette famille Fronsac a une origine française et s'est graduellement métissée par des mariages successifs avec des Amérindiennes. Le premier, Richard Fronsac, s'établit en Acadie et épousa avant 1681 Anne Parabego, probablement une Malécite. Son fils, Nicolas, épouse également

une Amérindienne en Acadie autour de 1700, laquelle lui donnera cinq enfants entre 1702 et 1718<sup>2</sup>. La famille connaîtra une fin dramatique à Beaumont, puisque Nicolas et trois de ses garçons (François, Jacques et Gabriel), décèdent durant l'année 1732 à Beaumont et sont enterrés dans ce cimetière paroissial.

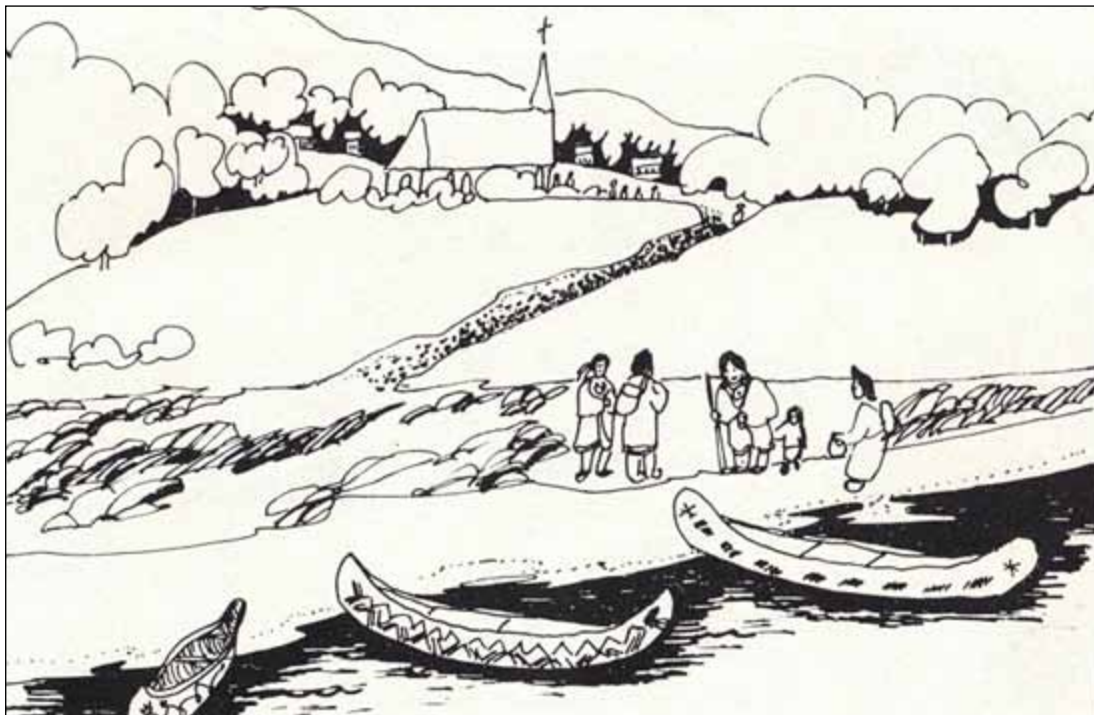
### Un village malécite à Saint-Michel

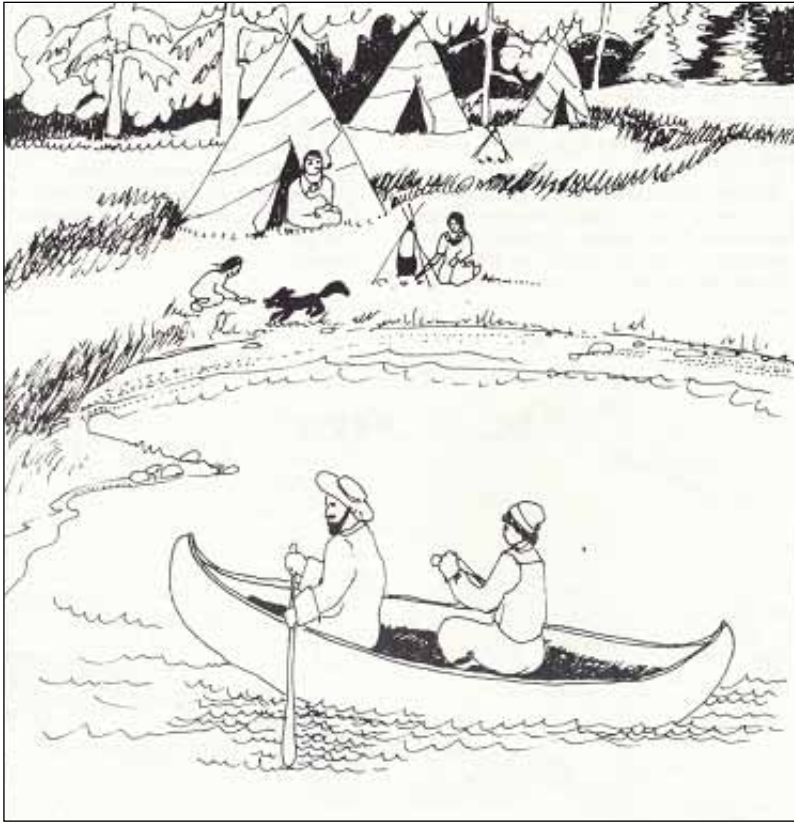
1 Cette compilation provient d'un recensement d'actes religieux effectués par l'auteur en 1983 et des données PRDH mentionnées dans la thèse de maîtrise en histoire de Katerine Piché-Nadeau (« *La présence amérindienne sur la Côte-du-Sud aux XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles à partir des registres paroissiaux* », (Thèse de maîtrise (Histoire), Université Laval, 2012)).

Les tensions entre la France et la Grande-Bretagne s'accroissent dans les colonies d'Amérique avec la guerre de la Succession d'Autriche (1740-1748). Les pressions des colons de Nouvelle-Angleterre se font de plus en plus fortes

2 Piché-Nadeau, *op.cit.*, 103.

- Arrivée d'une famille amérindienne en canot pour la messe du dimanche à l'église de Saint-Michel. (Dessin de Louise Joubert, 1984, coll. GIRAM)





- *Jean-Baptiste Couillard de L'Espinay allant demander l'hospitalité à son ami abénaquis, Katoué, dont la famille est campée dans l'anse de Bellechasse ou de Berthier, à l'été 1746. (Dessin de Louise Joubert, 1984, coll: GIRAM)*

pour déloger de la vallée de la rivière Saint-Jean les Abénaquis et les Malécites, fidèles aux Français, ainsi que les colons français d'Acadie. La prise de la forteresse de Louisbourg par les coloniaux anglais, en juin 1745, rend la région de plus en plus instable et non sécuritaire. Si les Abénaquis migrèrent massivement vers la Chaudière, via la rivière Kennebec, les Malécites empruntèrent les rivières du Loup et Ouelle pour rejoindre la vallée du Saint-Laurent.

C'est dans ce contexte de migrations forcées que se constitue un village amérindien à Saint-Michel. Déjà, en 1745, plus de 200 Amérindiens hivernent à Saint-Thomas de Montmagny et 400 autres sur les rives de l'Etchemin et, selon Honorius Prévost, le gouvernement dut les entretenir en vivres et vêtements pour suppléer à l'insuffisance de leur chasse<sup>3</sup>. C'est sans doute

le débordement de ces sites d'accueil qui a favorisé l'implantation improvisée d'un village amérindien à Saint-Michel entre 1745 et 1747. En 1745, seulement deux actes de sépultures d'enfants sont enregistrés, un le 18 mars et l'autre le 9 octobre. C'est lors d'un mariage, le 6 mars 1746, « entre Gabriel, sauvage malécite veuf et Marie, fille de feu François et de Anne, sauvages malécites », que le curé De Lacorne spécifie clairement que « **le mariage n'eut lieu qu'après avoir fait une information dans le village des sauvages malécites hivernant en cette paroisse** »<sup>4</sup>. À ce mariage, on notait la présence « de Jean-Baptiste Landry, sauvage interprète, Joseph St-Aubin, chef, François Ednio, François de Salle, Louis, sauvages malécites »<sup>5</sup>.

Ce chef, Joseph Saint-Aubin, est en fait un métis. Son histoire vaut la peine d'être racontée. Son père Jean Serreau de Saint-Aubin avait reçu une seigneurie à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix en Acadie en 1684. Il semble qu'il n'a pas beaucoup mis en valeur sa seigneurie, plus préoccupé à faire la traite des fourrures et à mener une vie à l'indienne. D'ailleurs, il se maria avec une fille du pays et ses enfants fréquenteront et marieront des Amérindiennes, notamment des Malécites. C'est un de ses fils, Joseph, qui deviendra chef des Malécites de la région de Medoctec (aujourd'hui Woodstock, N.-B.) qu'on retrouve au mariage cité plus haut.

Ses descendants continueront d'être bien intégrés à la nation malécite et deviendront à leur tour chefs. Ce fut le cas pour Ambroise Saint-Aubin, qui se donna le nom d'Ambroise Saint-Bear, et de Joseph Thomas Saint-Aubin (1729-1821). Ce sont les fils de ce dernier (Joseph, né en 1759) et Louis (né en 1766) qui sont à l'origine de la demande d'une concession de 2000 acres de terres (réserve de Viger) dans la

4 Cadrin, Gaston, *Dépouillement des actes du registre de Saint-Michel en 1983*.

5 *Ibid.*

3 Cadrin, Gaston, « Le fleuve et sa rive droite » dans *1- La présence amérindienne*, GIRAM, 1984, 23.

région de Cacouna-Isle-Verte. En cette période de la première partie XIX<sup>e</sup> siècle, les Malécites parcouraient souvent les rives du Saint-Laurent vers Saint-Joseph-de-la-Pointe-Lévy où plusieurs familles s'étaient établies sur les grèves<sup>6</sup>, comme l'illustre le nombre d'actes dans les registres qui surpassent quelques fois le nombre d'actes de Micmacs ou d'Abénaquis en cette paroisse. Le village malécite de Saint-Michel a existé entre mars 1745 et février 1747, mais la période où l'on compte le plus d'Amérindiens, selon le nombre d'actes religieux enregistrés, serait durant l'année 1747. Durant ces deux ans de campement, le curé De Lacorne ou le missionnaire de passage à Saint-Michel ont administré un total de 29 actes religieux. De ce nombre, on compte 19 baptêmes, sept sépultures et trois mariages. De par le nombre de baptêmes, on peut estimer la population de ce campement à environ 300 personnes, réparties entre 40 à 50 familles malécites, dont quelques-unes abénaquises.

On ne connaît pas l'emplacement exact du regroupement autochtone, mais selon la topographie et l'hydrographie, il est fort possible que ce soit à l'ouest de la rivière Boyer, dans une des grandes anses délimitées par des pointes rocheuses. De plus, il se pourrait que les wigwams aient été dressés en bordure du fleuve sur la terre de trois arpents de front que le seigneur Hughes-Jacques Péan s'était réservée après l'acquisition de la partie ouest de la seigneurie de La Durantaye (seigneurie de Saint-Michel) des héritiers Morel, le 14 août 1736. Cette terre était située à la limite ouest du domaine des religieuses hospitalières de Québec qui chevauche de part et d'autre, le tronçon de l'embouchure de la rivière Boyer. Ce qui rend cette hypothèse plausible, c'est que le fils de Péan, Michel-Jean-Hughes et sa femme, la belle Angélique Geneviève des Méloizes, semblaient être en bonnes relations avec les nouveaux résidents

6 Plusieurs familles étaient implantées à l'est du chantier naval actuel à Lauzon, dans l'anse aux Sauvages.



autochtones et leur chef Saint-Aubin. En effet, le 4 septembre 1746, celle-ci est marraine au baptême d'Angélique Josephi, fille de Noël et Marie Saint-Aubin, alors que le curé Joseph-Marie De Lacorne signe comme parrain.

Aucun écrit ne décrit les contacts entre les deux communautés, mais on peut imaginer que l'arrivée des familles malécites, vêtues de leurs plus beaux costumes pour la messe du dimanche ne passait pas inaperçue. Il est permis de croire que plusieurs de nos ancêtres de Saint-Michel ou de Saint-Vallier allaient faire un tour en calèche ou en carriole par curiosité ou pour échanger occasionnellement avec ces familles aux coutumes et aux mœurs si différentes.

- *La terre de trois arpents de front de Péan se situe juste au sud-ouest du domaine seigneurial de Saint-Vallier qui chevauche la rivière Boyer. Cela correspond, aujourd'hui à l'anse des campings. (Extrait de la carte de Jeremiah McCarthy, 1785, BAnQ : CA301 S45 D35).*

### L'anse de Bellechasse, propice aux campements

Durant cette période, l'anse de Bellechasse entre Saint-Vallier et Berthier est aussi un lieu privilégié pour des campements temporaires d'Abénaquis ou de Malécites. On raconte qu'en 1746, le capitaine Jean-Baptiste Couillard de l'Espinau, seigneur de Saint-Thomas (Montmagny) et Saint-Pierre-du-Sud, de retour d'un voyage à Québec, a été contraint, à cause des vents défavorables, de demander la permission à son vieil ami abénaquis, Katoué, de passer la nuit dans son campement. Voici ce qu'il vit en approchant de la rive, juste à l'est de la rivière des Mères :

« Trois wigwams plantés sur la partie la plus élevée du rivage, quelques enfants indiens jouant sous la feuillée des érables, un vieux sauvage fumant en

silence à la porte de la cabane, sans prendre attention au canot des étrangers qui abordait le rivage et les derniers rayons du soleil qui se couchait »<sup>7</sup>.

Philippe Aubert de Gaspé, ajoute que pour les Indiens, se construire une maison pouvait se faire dans une petite heure et ils voyageaient avec le minimum de bagages, voici la description intéressante qu'il en fait :

« Une pirogue d'écorce de bouleau de quatre places était presque toujours suffisante pour porter une famille indienne, rarement composée de plus de quatre membres, le père, la mère et d'un ou deux enfants. Ce n'était pas le bagage, réduit au plus simple nécessaire, qui surchargeait le canot: un fusil, un cornet de poudre, un sac à plomb, une petite chaudière, un chien de la taille d'un renard et un rouleau d'écorce de bouleau complétait la cargaison. On plantait une perche longue de sept à huit pieds, et l'on avait bien vite construit un joli wigwam qui servait d'abri à toute la famille »<sup>8</sup>.

Aussitôt que les tensions se sont atténuées en Acadie entre les coloniaux anglais et français vers 1748, les Malécites regagnèrent leurs villages habituels en bordure de la rivière Saint-Jean, notamment leur nouveau chef-lieu depuis 1731, Aukpaque<sup>9</sup>, ou encore l'ancien chef-lieu, Medoctec, ou d'autres villages du côté du Nouveau-Brunswick ou du Maine. Durant la guerre de Sept Ans (1756-1763) et la révolte américaine contre la Grande-Bretagne (1775-1783), les Malécites de ces régions, chevauchant le Maine et le Canada, ont été dans une situation politique ambivalente où ils devaient chercher à la fois à soutenir leurs alliés et préserver leurs intérêts pour le futur.

7 Aubert de Gaspé, Philippe, *Divers* (Montréal : Beauchemin, 1893), 21-22.

8 <https://beq.ebooksgratuits.com/pdf/Gaspe-divers.pdf> (consulté sur le site de la bibliothèque électronique du Québec, le 8 septembre 2020, p. 16).

9 Aukpaque correspond aujourd'hui à la ville de Springhill, à 6 kilomètres à l'ouest de Fredericton.

- **Trois femmes malécites, vendeuses de paniers et de balais. Aquarelle couleur de John Stanton, vers 1840. (Musée du Nouveau-Brunswick, #6712)**



### Au XIX<sup>e</sup> siècle des visites occasionnelles

Dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les grèves de la Pointe-Lévy se garnissent de campements amérindiens sur près de deux kilomètres où s'entremêlent surtout Micmacs, Abénaquis et Malécites. Ces nations sont principalement présentes entre les mois de juin et octobre. Elles y viennent notamment pour recevoir leurs présents annuels<sup>10</sup> des autorités coloniales britanniques de Québec et pour leur dévotion à Sainte-Anne au lieu de pèlerinage de la côte de Beaupré. Ils en profitent pour camper, chasser, pêcher et vendre leurs fourrures et leurs produits artisanaux<sup>11</sup>. Il leur arrive aussi de transporter des voyageurs sur le fleuve, d'effectuer de menus travaux, mais aussi de mendier et de faire la fête dans les rues de Québec. Ces rassemblements annuels donnent lieu à beaucoup de fraternité entre ces nations amérindiennes et occasionnent souvent des mariages mixtes.

C'est au cours des décennies de 1801 à 1840 qu'on y compte le plus d'actes de baptêmes, mariages et sépultures sur les 410 compilés au XIX<sup>e</sup> siècle dans les registres de la paroisse de Saint-Joseph-de-la-Pointe-Lévy. En général, on observe une prédominance des actes micmacs et malécites dans le dénombrement, lorsque la nation amérindienne est identifiée dans la rédaction de l'acte. Comme les Micmacs venaient de la Gaspésie et du Nouveau-Brunswick et que les Malécites venaient du sud-est (régions de Rivière-du-Loup et de la rivière Saint-Jean), ces peuples devaient forcément s'arrêter occasionnellement sur les rives fluviales de la Côte-du-Sud, ainsi que de celles de Bellechasse. En témoignent quelques actes religieux administrés

10 Ces présents annuels visaient à remercier les Amérindiens pour leur neutralité ou leur aide, lors de la guerre de 1812, soit la deuxième tentative, après celle de 1775-1776, des Américains d'envahir le Canada.

11 Michaud, Ghyslain, *Les gardiens des portages, l'histoire des Malécites du Québec* (Québec : Éditions GID, 2003), 189.



- *Panier de couture du XIX<sup>e</sup> siècle, fabriqué en écorce de frêne par des Malécites ou des Micmacs, trouvé dans la région de Trois-Pistoles. Les pattes et arches de soutien sont sculptées aussi dans le frêne. (Collection et photo : Gaston Cadrin)*

à Beaumont et Saint-Michel entre 1801 et 1836. En effet, durant cette période, on dénombre sept actes à Beaumont (2 baptêmes et 5 sépultures) et cinq à Saint-Michel (1 baptême et 4 sépultures). Quant à Saint-Vallier, personne n'a consulté les registres pour dénombrer les actes amérindiens au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les derniers actes à Beaumont sont survenus les 22 avril et 13 juillet 1834: le baptême de « Pierre Caplan, sauvage, fils de Joseph Caplan et de Marie, sauvagesse » et la sépulture de « Jean-Baptiste, sauvage, de 40 ans ». À Saint-Michel, les 26 avril et 24 août 1835, on relève le baptême de « Julie Boniface, née de parents inconnus » et la sépulture d'une enfant de 18 mois, « Ursule, née de parents inconnus ». Enfin, le dernier acte est survenu le 1<sup>er</sup> novembre 1836 : celui de Geneviève, « sauvage âgée de 78 ans ».

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les visites se font plus clairsemées à la Pointe-Lévy et se réduisent davantage avec la création des multiples réserves par le gouvernement canadien à partir de 1851 pour les Micmacs de Restigouche et, quelques années plus tard, pour les autres nations dispersées sur le territoire québécois.



# NOS RIVIÈRES, ROUTES VERS L'ACADIE

## PIERRE PRÉVOST



Pierre Prévost est vice-président de la Société historique de Bellechasse et charpentier-menuisier. (Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2018)

**E**n septembre 1604, Samuel Champlain explore le littoral Atlantique. Dans la « baie Francoise » (actuelle baie de Fundy), il note, mesure et cartographie ce qu'il voit.

Son attention est captée par « [...] une rivière des plus grandes & profondes qu'eussions encore veues, que nommasmes la rivière S Jean pource que ce fut ce jour là que nous y arrivasmes : & des sauvages<sup>1</sup> elle est appelée Ouygoudy. [...] après trouver un sauvage appelé Secondon chef de ladite rivière, lequel nous raporta qu'elle estoit belle, grande & spacieuse. [...] Les habitans du pays vont par icelle rivière jusques à Tadoussac, qui est dans la grande rivière de saint Laurens : & ne passent que peu de terre pour y parvenir. [...] nous fusmes à une rivière en la grande terre, qui s'appelle la rivière des Estechemins, nation de sauvages ainsi nommée en leur païs [...]. « ... nous partismes pour aller à une autre rivière appelée Quinibequy<sup>2</sup>. [...] Cette nation de sauvages de Quinibequy s'appelle Etechemins, aussi bien que

---

1 Au temps de la Nouvelle-France et bien plus tard aussi, les Autochtones du continent américain sont appelés « Sauvages », du latin *silvaticus* signifiant « qui est fait pour la forêt » ; le sauvage se définit ainsi comme étant quelqu'un qui vit dans les bois, dans la nature. Le nom « indien », héritage de Colomb qui a « découvert » d'autres Indes et leurs habitants, entre dans la législation canadienne en 1850 puis remplace définitivement « sauvage » en 1876 dans la « Loi sur les Indiens ». Le géographe John Powell fait apparaître le néologisme « *amerindian* » vers 1899, bientôt traduit par « amérindien ».

2 Il s'agit de la rivière Kennebec dont le bassin versant touche à celui de la rivière Chaudière et de quelques-uns de ses affluents.

*ceux de Norembegue »*. Champlain embarque ensuite Cabahis, un Sauvage, lequel lui explique comment les siens se rendent à Kébec : « [...] ils vont quelque peu par terre puis entrent dans la rivière des Etechemins [Saint-Jean]. Plus au lac descent une autre rivière [la branche ouest de la rivière Saint-Jean qui devient la rivière Daaquam] par où ils vont quelques jours, en après entrent en un autre lac [un lac d'assez grande étendue qui pourrait bien être le lac Etechemin], & passent par le milieu, puis estans parvenus au bout, ils font encore quelque chemin par terre, après entrent dans une autre petite rivière [la rivière Etechemin] qui vient se décharger à une lieue [en amont, secteur Saint-Romuald] de Québec, qui est sur le grand fleuve S. Laurens. »

### La rivière des Etechemins

Dans son *Histoire de la Nouvelle-France* publiée en 1612, Marc Lescarbot, compagnon de voyage de Champlain, écrit : « Les peuples qui sont depuis la rivière Saint-Jean jusques à Kinibeki (en quoy sont comprises les rivières de Sainte-Croix<sup>3</sup> et Norembega) s'appellent Etechemins; et depuis Kinibeki jusques à Malebarre, et plus outre, ils s'appellent Armouchiquois ». Lescarbot indique que Oüigoudi<sup>4</sup>, à l'embouchure

---

3 La rivière Scoudic a été renommée « Sainte-Croix » par Marc Lescarbot parce qu'elle s'élargissait par deux baies opposées en formant une croix. C'est sur une île dans l'estuaire de cette rivière que ces Français ont passé leur très difficile hiver de 1604-1605. La rivière Sainte-Croix sert de frontière internationale depuis qu'on y a trouvé, sur l'île Sainte-Croix, des traces d'anciennes fortifications et des ossements humains en 1798.

4 Oüigoudi correspond à la ville de Saint-Jean ou St. John, au Nouveau-Brunswick.

de la rivière Saint-Jean, est un grand enclos sur un tertre fermé de hauts et menus arbres attachés l'un contre l'autre et qu'il y a au-dedans plusieurs cabanes grandes et petites, l'une d'entre elles étant aussi grande qu'une halle et où se retiraient beaucoup de ménages. Des sauvages venus d'aussi loin que Gaspé lui ont dit, à son grand étonnement, qu'ils y venaient en six jours, mais abrègent leur chemin et font de grands voyages par le moyen des lacs et rivières au bout desquelles, en portant leurs canots sur une distance de trois ou quatre lieues, ils gagnent d'autres rivières qui ont un contraire cours. Aussi surprenant que ça puisse paraître, Oüigoudi n'est pas le principal établissement des Etchemins lorsque Lescarbot le décrit. Il faut remonter la rivière Saint-Jean pour apercevoir Médoctec<sup>5</sup> et ses prairies fertiles où le maïs est semé après les crues de printemps.

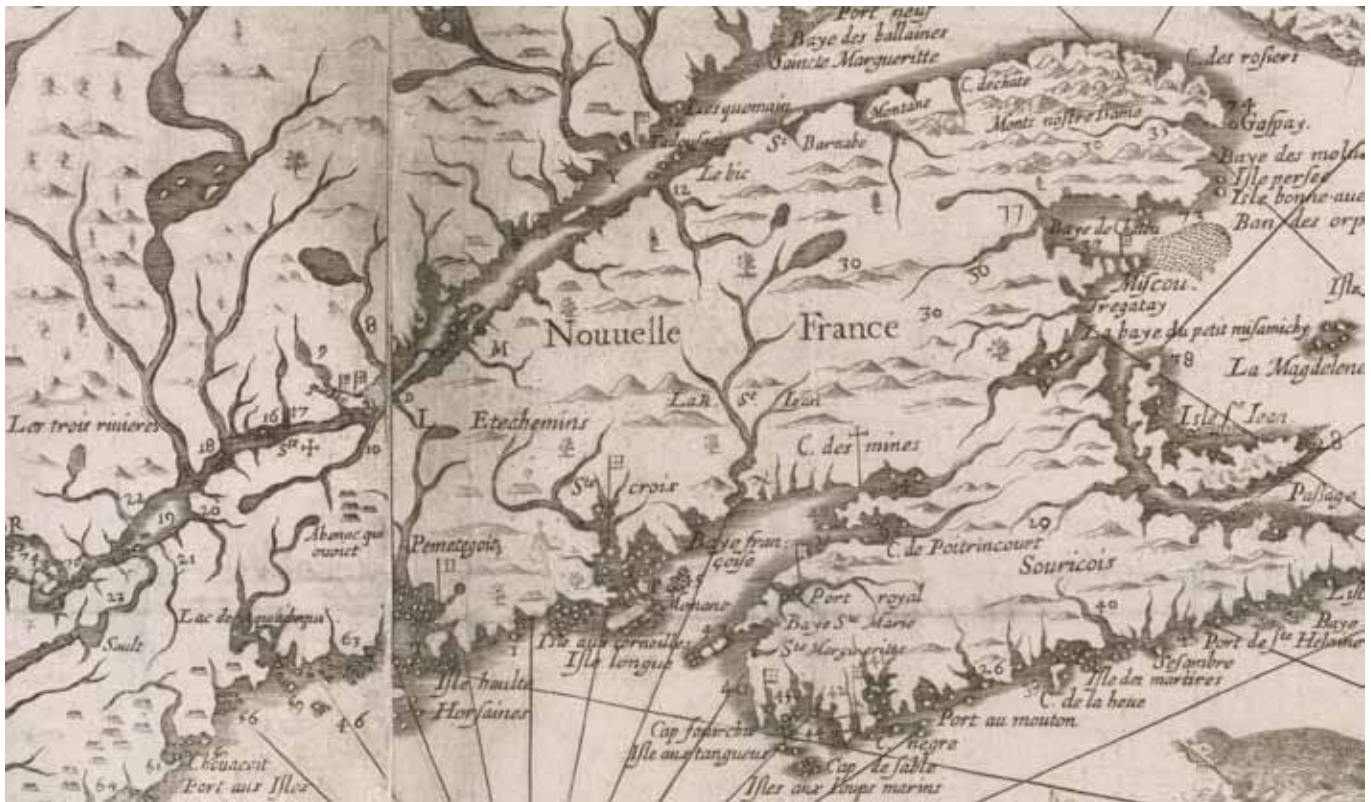
À l'été 1629, les provisions sont à un niveau alarmant dans la colonie de Québec,

5 Le village fortifié Médoctec était situé à environ dix kilomètres au sud de la ville actuelle de Woodstock, au Nouveau-Brunswick. Le site de Médoctec a été désigné « Lieu historique national du Canada » en 1924.

conséquence du blocus des frères Kirke. Le 8 juillet, Ouagabemat profite du fait qu'il n'est pas « Français » pour aller faire la traite avec les Anglais de la « coste des Étéchemins » afin de ramener des vivres à la colonie affamée. Lui et son compagnon de voyage sont contraints de rebrousser chemin tellement l'eau manque dans les rivières et rentrent à Québec le 11. Le 15 juillet, un autre voyageur envoyé à la découverte des sauvages appelés « Abenaquioit » revient de son périple. Il fait rapport à Champlain du nombre de sauts, de la difficulté des chemins rencontrés en trajet de terre jusqu'à la coste des Étéchemins, des peuples et des nations qui sont en ces contrées et leurs façons de vivre. Le voyageur assure que les peuples en question veulent faire une droite amitié et prendre quelques hommes avec eux pour les nourrir durant l'hiver, en attendant les secours des vaisseaux. Ils peuvent aider les Français étant donné qu'ils ont de grands villages et force terres défrichées où ils sèment du blé d'Inde. Il y a de belles campagnes et fort peu de bois où ils habitent. Aussi, la pêche et la chasse y sont bonnes. Quand les eaux sont un peu grandes, on y accède en six jours avec diligence, un lieu où on « ne craint pas d'ennemis qui pourraient empêcher d'aller et venir librement ».

- *La rivière de La Fourche, principal tributaire de la rivière du Sud. (Photographie : René Minot, 2020)*





- **Détail de la carte de Champlain de 1632.**

À court de ressources, le fondateur de Québec doit abdiquer et abandonner sa colonie aux Kirke, pirates à la solde des Anglais. Pendant son séjour en France, il dessine une nouvelle carte plus détaillée qu'il fait connaître en 1632 accompagnée d'une « Table pour cognoistre les lieux remarquables ». La lettre « D » désigne le « Cap de Levy », la lettre « L » pour la « Riviere Jeannin »<sup>6</sup>, la lettre « M » pour la « Riviere S. Antoine » [devenue rivière du Sud], et le chiffre « 10 » pour la « rivière des

*Etechemins* [devenue rivière Chaudière], par où les Sauvages vont à Quinebequi, traversant les terres avec difficulté pour avoir des saults & peu d'eau, le sieur de Champlain en 1628, fit faire cette découverte, & fut trouvé une nation de Sauvage à 7. Journées de Québec qui cultivent la terre appelée les Abénaquinoit ».

En 1637, les Malécites, que le Père Vimont situe « entre les rives de la mer de l'Acadie et le grand fleuve Saint-Laurent », font officiellement alliance avec les Français, aux côtés des Micmacs et Abénakis, et affrontent les Anglais à qui on reproche d'avoir déclenché des attaques contre les Péquots, amis des Etchemins. Des guerriers abénaquis, pourchassés par les Iroquois, sont accueillis à la mission des Jésuites de Sillery établie pour les Algonquins en 1637. Ces Jésuites écrivent dans leurs Relations, en date du 4 juillet 1646 : « ... le principal qui estoit chrestien se nommoit Claude, avec Noël & Jean Baptiste, vinrent trouver M. le Gouverneur pour le prier de faire en sorte qu'une

<sup>6</sup> Champlain voulait rendre honneur à son protecteur Pierre Jeannin (c. 1540-1624), né Jamin, administrateur des finances de la France suite au décès du roi Henri IV. Hautement considéré en matière de justice et négociation, on le surnommait « Président Jeannin » du fait qu'il présidait la « Grand'Chambre » de justice. Sur une carte de 1608, Champlain désigne ce cours d'eau « Rivière bruyante, qui va aux Etechamains », dénomination qui change pour « R. des Etechemins » sur la carte de Franquelin de 1687.



robe noire allast aux Abnaquiols pour les instruire; que cela estant une fois, ils ne viendroient plus icy, & ne donneroient aucun ombrage à M. le Gouverneur pour la traite ». En 1646, 1650 et 1651, le Père Gabriel Druillettes fait des séjours en terre abénaquise et est imité par d'autres Jésuites jusqu'en 1660.

### La rivière du Sud

En 1683, un autre trajet pour se rendre en Acadie est mentionné par l'intendant Jacques De Meulles. Ce dernier a chargé trois hommes d'explorer, à partir de la rivière du Sud, un passage vers la rivière Saint-Jean. Le parcours est cependant difficile à la navigation du fait que l'eau manque la plupart du temps. En écrivant au Ministre, le 13 novembre 1685<sup>7</sup>, le gouverneur Denonville nous laisse un précieux indice sur ce trajet printanier et automnal pour se rendre en Acadie à partir de Québec : « Je joins a cette carte un petit dessin du chemin le plus court pour se rendre d'icy en huit jours de temps au Port Royal en Acadie, par une rivière que l'on nomme du Sud et qui n'est qu'à huit ou dix lieues au dessous de Québec. On le ramonte par environ de dix lieues par un portage de trois lieues on tombe dans celle de St. Jean qui entre dans la baye du Port Royal ». Sa carte, bien qu'imprécise, indique à la mode autochtone les lacs et portages mais devient confuse entre la rivière Saint-Jean et la rivière Etchemin. On revoit ce passage entre les rivières du Sud et Saint-Jean sur la carte de Jacques-Nicolas Bellin datée de 1744, soit un portage par trois petits lacs que l'historien Adrien Caron identifie comme étant les lacs Boilard, Jally et Frontière<sup>8</sup>. Arrivé dans la colonie sur le même vaisseau que Denonville, Monseigneur de Saint-Vallier entreprend l'exploration<sup>9</sup> de son nouveau diocèse jusqu'au

7 Lettre de Denonville au Ministre, Collection de manuscrits, BAnQQ.

8 Hébert, Yves, *Un portage pour les Amérindiens sur la rivière du Sud ?* (2014).

9 Caron, Adrien, *De Québec en Acadie, sur les pas de Mgr de Saint-Vallier* (1975).

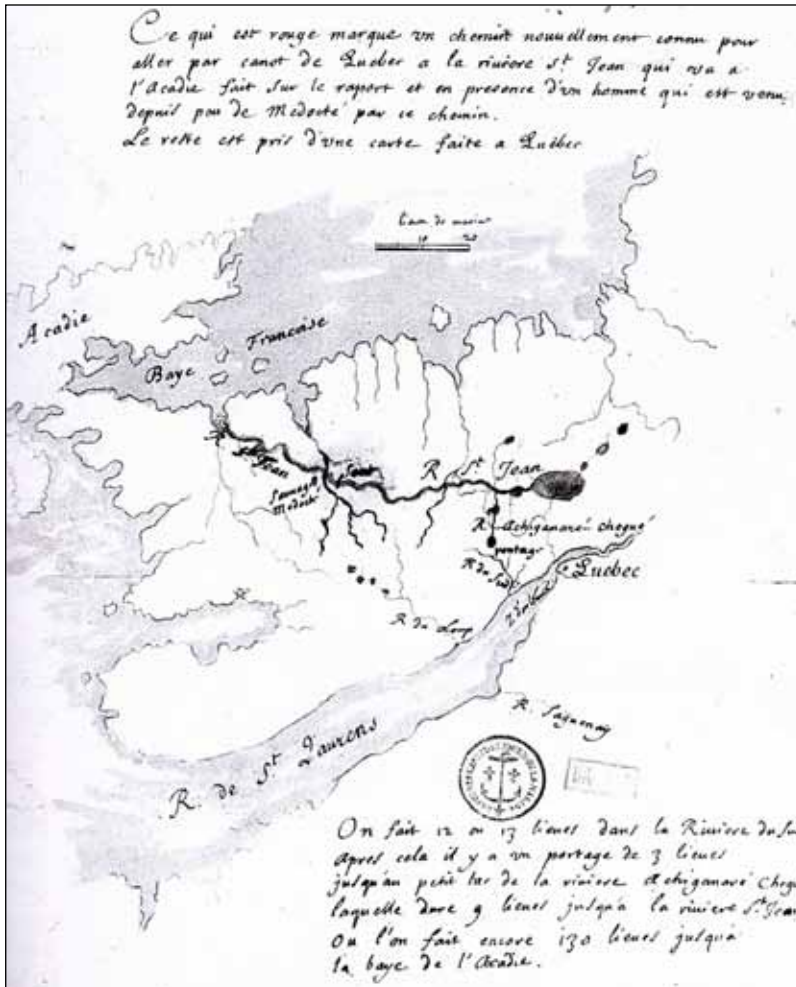
pays des Malécites. Avec son escorte, il part de Québec le 17 avril 1686 et visite la côte sud jusqu'à la baie de la rivière du Loup, où se situe « la dernière habitation du Canada ». Après une bonne semaine à cet endroit, le groupe s'engage dans une autre route, jugée comme étant le « plus court chemin » pour rejoindre l'Acadie, un parcours peu fréquenté et qui n'est navigable qu'en mai et juin. De la rivière du Loup, un portage permet de rejoindre la rivière des Branches, le lac Pohénégamook, la rivière Saint-François toute en méandres jusqu'au cours calme de la rivière Saint-Jean. Le groupe est à Madawaska le 16 mai, au Grand-Sault le lendemain et atteint Médoctec le surlendemain.

En 1700, le Sieur D'Iberville<sup>10</sup> préfère le trajet par la « rivière du Sault de la Chaudière » pour un raid dévastateur sur « Baston et ses dépendances » prévu pour 1701. Selon lui, la route de la rivière du Loup, qui est à vingt lieues au-dessous de Québec, est plus facile, mais trop longue. On y fait un portage de quatre lieues pour tomber dans la rivière Saint-François qui conduit à celle de Saint-Jean qu'on suit jusqu'à Médoctec où on quitte cette rivière en faisant un portage de deux lieues pour se rendre de lac

10 *Mémoire du Sieur d'Iberville sur Baston et ses dépendances*, Collection de manuscrits, BAnQQ.

• *Détail de la carte de Franquelin de 1687.*





- **Carte de 1685** qui « marque un chemin [nouveau] pour aller par canot de Québec à la rivière St Jean qui va à l'Acadie » et dessinée « sur le rapport [...] d'un homme qui est venu [...] par ce chemin », indique un passage par la rivière du Sud, mais représente clairement le lac Pohégamook et trois autres petits lacs. Bibliothèque Nationale de Paris.

en lac à la rivière Médoctek qui mène à celle de Pentagouët. De là, il faut encore faire 18 lieues pour se rendre à la mer et 60 autres lieues pour arriver à Baston.

Son choix par le Sault de la Chaudière est plus envisageable en octobre ou novembre, alors que les moissons sont finies et que c'est une saison morte pour les autres travaux. Pour les 12 ou 15 lieues en partant de Québec, où l'eau fait défaut, on ferait circuler les canots sans provisions alors que celles-ci seraient transportées par voie de terre. Le bataillon continuerait ensuite jusqu'à la rivière Quinibequi appelée aussi Saint George [...]. D'Iberville indique que Talon, qui « cherchait d'avoir communications avec l'Acadie », avait commencé un chemin sur cette route qu'on aurait poussée à 20 lieues de

Québec. Il soupçonne aussi que le Roi ferait « exécuter le dessein qu'avait eu Monsieur Talon de faire habiter les terres qui sont entre l'Acadie et le Canada ».

En 1701, Monseigneur de Saint-Vallier confie au Père Joseph Aubery<sup>11</sup> (1673-1756), qui vient d'apprendre la langue des Abénakis, la tâche de fonder une mission<sup>12</sup> en pays malécite, à Médoctec. Avec la signature du Traité d'Utrecht, en 1713, Aubery cherche à soustraire les Abénaquis de l'influence anglaise et veut tous les réunir en un seul et unique village, celui sur la rivière Saint-François, jugé plus avantageux. C'est ainsi que des centaines d'Abénakis quittent leurs bourgades, incluant celles de la Chaudière, des villages de Narantsouak<sup>13</sup> et de Pentagouët qui viennent d'être détruits, et convergent vers Saint-François qu'ils appellent aussi « Odanak ».

Tandis que le peuplement anglais s'accroît dans la péninsule acadienne, les colons britanniques et acadiens progressent vers l'intérieur des terres, en territoire autochtone. Cette appropriation abusive est dénoncée par les aborigènes de l'Est, notamment par les Malécites qui se rendent à Québec en 1715 pour clamer dans une requête. En 1720, en temps de paix, les missionnaires jésuites érigent une première église sur la rivière Saint-Jean, à Médoctec. Les Abénakis ont aussi la leur sur la rivière Kennebec, construite à Narantsouac une vingtaine d'années plus tôt<sup>14</sup> sous l'égide du Père Sébastien Rasle (1652-1724).

11 Aubery, Joseph, dans *Dictionnaire biographique du Canada*.

12 *Mission du Canada. Relations inédites de la Nouvelle-France*, vol. 2, 379.

13 Le nom de lieu Narantsouac s'est déformé pour devenir Norridgewock, village du Maine.

14 Byrnes, William, *Rev. History of the Catholic Church in the New England States Vol. 1* (Boston, 1898).

## Etchemins et Abénakis

Les Etchemins/Malécites et les Abénakis sont deux groupes algonquiens apparentés par leurs langues et leurs coutumes. Ils font partie de la confédération Wôbanaki ou Wabanaki, mot qui signifie « peuple du soleil levant », et occupent grosso modo, avec les Micmacs, les terres comprises entre l'océan Atlantique et le fleuve Saint-Laurent. Les Malécites ont leur milieu de vie dans le bassin versant de « la belle rivière », ou Wulustuk dans leur langage, « Saint-Jean » pour Champlain. On les divise en trois sous-groupes : les Passamaquoddis qui fréquentent la rivière Sainte-Croix et la rive de l'océan Atlantique; les Wolastoquiokis qui occupent la partie basse de la rivière Saint-Jean jusqu'au Grand-Sault approximativement; les Madouescas ou Madawaskas qui occupent la partie haute de la rivière Saint-Jean.

Les Malécites sont facilement reconnaissables, grands et droits, minces avec une bonne poitrine, les yeux noirs, de longs cheveux raides et noirs, les dents très blanches, mais petites. Les Abénakis sont d'une taille au-delà de la moyenne. Ils ont généralement une grande force qui les rend plus aptes à supporter les rudes fatigues des voyages et de la chasse que celles d'un dur travail. Ils franchissent « avec une étonnante rapidité, d'épaisses et interminables forêts, souffrant la faim, la soif, et supportant courageusement les grandes fatigues de ces pénibles voyages pour aller, par des routes détournées ou inconnues, surprendre leur ennemi... »<sup>15</sup>.

Le mode de vie des Malécites et des Abénakis est intimement lié au cycle des saisons. Ils pêchent à la lance toute l'année et profitent aussi de ce que la terre peut leur fournir. À la fois nomades et sédentaires, ils pratiquent une forme primitive d'agriculture. Au printemps, ils utilisent les espaces où

l'eau s'est retirée pour y planter leurs grains, notamment le blé d'Inde. Lorsque les eaux sont encore hautes, plusieurs quittent pour des territoires riches en ressources essentielles à leur survie. C'est la ruée vers les portages et les territoires où abondent les oiseaux migrateurs, les mollusques, les mammifères marins et les poissons de toutes espèces. Lorsque les pluies d'automne gonflent à nouveau les rivières, ils prennent le chemin du retour pour profiter de leurs récoltes. Alors qu'arrive la glace, ils se dispersent vers l'intérieur des terres en petits groupes de huit à dix personnes pour piéger les petits mammifères et traquer le caribou et l'orignal. Au dégel, ils reviennent et retrouvent les autres groupes de chasse pour discuter des affaires de leur nation et rencontrer quelques nations alliées.

Abénakis et Malécites s'adonnent aussi à la fabrication d'objets en bois ou autres matériaux : les hommes font des canots et des raquettes lacées avec des lanières de cuir, tandis que les femmes confectionnent des paniers de frêne noir, d'écorce ou de foin d'odeur et font aussi des bijoux. Les canots, indispensables, sont faits à partir de branches de cèdre et d'écorce de bouleau. Ils constituent un moyen de transport léger, commode et rapide.

Depuis des temps immémoriaux, ce mode de transport permet d'explorer et de se déplacer sur les cours d'eau, d'un bassin versant à un autre par un réseau tentaculaire de rivières, de lacs et de sentiers de portage établis depuis des générations. Lorsque l'eau est suffisante pour la navigation, surtout au printemps et à l'automne, les Autochtones se déplacent d'un territoire à un autre pour cueillir, pêcher et chasser, suivant le cycle annuel des saisons et la présence de ressources. Ils établissent leur campement sur une plus ou moins brève période aux endroits propices.

---

15 Maurault, J.-A., *Histoire des Abénakis, de 1605 jusqu'à nos jours* (Sorel : Gazette de Sorel, 1866).

## Des Autochtones en exil

Les hostilités entre la France et le Royaume-Uni reprennent en 1744 et l'Acadie devient zone de combats dans les mois suivants. Les Malécites et des Abénaquis de la rivière Kennebec cherchent alors refuge en terrain neutre. Ils s'installent à proximité de Québec, à peu de distance des embouchures des grandes rivières Chaudière et Etchemin, mais aussi dans les anses alimentées par des cours d'eau de moindre importance. Quelques-uns choisissent l'endroit qui allait s'appeler l'« Anse aux Sauvages », un peu en amont de la Pointe de Lévis.

En 1745, 97 Malécites, 9 Micmacs et 12 autres « Sauvages » vivent à Saint-Michel<sup>16</sup>. Ils ont probablement transité de la rivière Etchemin en portageant jusqu'à la branche ouest de la rivière Boyer, cours d'eau qu'ils ont descendu jusqu'au domaine du Sieur Péan de Livaudière et à l'anse de la Pointe à l'Ardoise où sont établis leurs campements. Ils sont plus de 400 réfugiés dans la région immédiate de Québec à l'automne 1747, situation attestée par les registres paroissiaux de la Côte-du-Sud<sup>17</sup> qui indiquent une période de forte présence amérindienne entre 1745 à 1749. Pour la période de 1700 à 1765, 7 baptêmes et 12 sépultures ont lieu à Beaumont; 19 baptêmes, 3 mariages et 7 sépultures pour Saint-Michel; un baptême, un mariage et une sépulture pour Saint-Vallier. À elle seule, la paroisse Saint-Michel compte 22 actes religieux associés aux Autochtones à partir de 1745.

En 1755, les Autochtones de l'Acadie et des environs, les Acadiens étant du nombre, sont de

nouveau affligés par la guerre que mènent les Britanniques contre les possessions françaises au nord de l'Amérique. Au maréchal de Mirepoix, le chevalier de Lévy<sup>18</sup> écrit du fort Carillon le 4 septembre 1757 : « *A l'égard de l'Acadie, je ne pense pas que nous puissions y rien entreprendre de solide par le Canada. Nous n'avons que deux chemins pour nous y rendre. De Québec par la rivière Saint-Jean on peut arriver à la baie Française; il y a deux cents lieues. De cette ville, on descend quarante lieues le fleuve Saint-Laurent, jusqu'à la Rivière du Loup; on remonte cette rivière; après quoi, on fait le portage de Témiscosatac, qui a vingt lieues et au travers des montagnes, et l'on arrive au lac Témiscosatac, qui a sa décharge par la Rivière Madasaska [sic] dans la rivière Saint Jean. La navigation de la rivière Saint Jean est difficile; il y a plusieurs rapides et chûtes à passer; on ne peut se servir que de pirogues ou de canots d'écorce. La seconde route est celle de descendre le fleuve Saint-Laurent et d'aller à la baie Verte. [...] Il ne nous reste actuellement aucune possession dans la péninsule de l'Acadie, ni dans l'isthme. Le peu d'Acadiens qui restent sont errants dans les bois avec les sauvages, et ils se tiennent depuis le haut de la rivière Saint-Jean jusqu'à la baie de Miramichy. [...] Les nations sauvages de l'Acadie sont celles qui nous sont les plus affidées et qui ont une haine irréconciliable avec les Anglois, avec lesquels ils ne font jamais la paix. [...] [Les Acadiens] sont réduits dans la dernière misère et toujours à la veille de mourir de faim, et il n'en reste peut-être pas douze cents* ». Au milieu des années 1750, quelques centaines de réfugiés acadiens auraient choisi de migrer dans la vallée du Saint-Laurent par la rivière Saint-Jean.

En 1767, les Malécites abandonnent définitivement Médoctec pour s'installer à Eqpahak<sup>19</sup>, un village un peu en amont sur la rivière Saint-Jean. L'endroit étant convoité par les colons,

16 Beaudoin, André, « Présence Amérindienne en Bellechasse » dans *Au fil des ans* 9, no 4 (Automne 1997) : 119 - 121.

17 Piché-Nadeau, Katherine, « La présence amérindienne sur la Côte-du-Sud aux XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles à partir des registres paroissiaux », (Thèse de maîtrise (Histoire), Université Laval, 2012).

18 *Lettres du chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada (1756-1760)*.

19 Eqpahak, ou Aucpaque, se trouverait un peu en amont de Fredericton, ville construite sur le site acadien de Sainte-Anne-des-Pays-Bas. Médoctec sera utilisé sporadiquement comme camp autochtone jusqu'en 1841.

le gouvernement Carleton organise la réserve Tobique, située à la confluence de la rivière du même nom, afin d'inciter les Malécites à devenir agriculteurs et sédentaires. Mais c'est peine perdue, les Malécites gardent leur mode de vie semi-nomade, ils se dispersent le long de la rivière Saint-Jean et naviguent sur le réseau de rivières au gré des saisons.

Durant la décennie 1780, le mouvement de colonisation des Loyalistes émigrés de la Nouvelle-Angleterre envahit graduellement les terres de la rivière Saint-Jean. Certains groupes acadiens, et quelques Canadiens, choisissent de s'installer dans les hautes terres de la région de la rivière Madawaska, tandis que les Malécites assistent à l'appropriation de leurs terres traditionnelles par des milliers de colons anglais. En 1784, Londres crée une nouvelle province, le Nouveau-Brunswick. Mais ce changement administratif n'améliore en rien le sort des Malécites qui ont peine à assurer leur existence. Charles Inglis, premier évêque anglican d'Amérique du Nord, évoque les difficultés causées par l'empiètement des colons sur les terres des « *Indians* ».

En 1804, le colonel Edward Winslow<sup>20</sup> donne l'heure juste à propos de la détérioration des conditions de vie des « *Indiens* » de la rivière Saint-Jean à la suite de la prise de possession de leurs terres ancestrales par les colons : « *The settlements being extended over the best part of their hunting grounds, they were soon reduced to the most abject poverty and distress* ». En 1825, le missionnaire anglican John West<sup>21</sup> en dit presque autant des Micmacs de Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick à la différence que ceux-ci côtoient quelques communautés d'Afro-américains, ostracisés mais affranchis, dont la situation n'est guère plus reluisante que celle des Autochtones.

20 *Notes on New Brunswick History, Winslow Papers, A.D. 1776-1826* (1901), 511.

21 West, John, *A Journal of a Mission to the Indians of the British Provinces* (1827), 247.



#### La colonisation des townships du Bas-Canada

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les autorités gouvernementales ouvrent des terres sous forme de townships divisés en lots par leurs concessionnaires. Le territoire est mesuré et divisé par des arpenteurs qui n'hésitent pas à faire appel aux Autochtones qui connaissent mieux le terrain. En 1826, l'arpenteur William Ware fait appel à quatre « *sauvages* » pour l'aider à tracer un chemin le long de la rivière Etchemin depuis le pont « *Sherbrooke* » à Sainte-Claire jusqu'à la rivière Saint-Jean à travers monts et vallées. Ce sont probablement ces hommes qui, en 1825, ont trouvé des restes de canots et les vestiges d'un portage indien près des chutes qui se trouvent à la tête de la rivière Etchemin, une découverte rapportée par l'historien Joseph-Edmond Roy<sup>22</sup>. L'auteur indique que depuis les premières chutes jusqu'à la rivière Ware ou Eau Chaude, à l'angle sud du canton Buckland, la rivière coule à travers un terrain d'alluvion sur une distance de huit milles environ. Le lit de la rivière y est étroit et profond, son cours moins rapide, et l'on peut y naviguer en canot.

22 Roy, Joseph-Edmond. *Histoire de la seigneurie de Lauzon, Vol. 1* (1897), 35-36.

- La rivière de la Fourche, à son mi-parcours. (Photographie : René Minot, 2020)

En 1842, le tracé de la frontière entre les États-Unis et les provinces canadiennes est adopté à la suite d'un jugement international. Dorénavant, les Malécites sont dispersés dans le Maine, au Nouveau-Brunswick et au Canada-Est. La partie supérieure de la rivière Saint-Jean est en territoire « américain » tandis que deux sections de son parcours marquent la délimitation entre les deux pays.

activités traditionnelles de chasse et de pêche des Premières Nations. Les premiers colons de Saint-Magloire<sup>23</sup> ont vu certains sauvages qui, en hiver, venaient camper sur la rivière des Orignaux, au lot 4 du rang 3 du canton de Bellechasse. Située en territoire canadien, la rivière des Orignaux coule en direction des États-Unis, se jette dans la rivière Noire, elle-même tributaire de la rivière Daaquam<sup>24</sup> qui se jette à son tour dans la rivière Saint-Jean.

- *Carte inédite des principales voies d'eau entre Québec et l'Acadie, et des rivières, portages et campements autochtones de Bellechasse et des régions avoisinantes.* (Pierre Prévost, 2020)

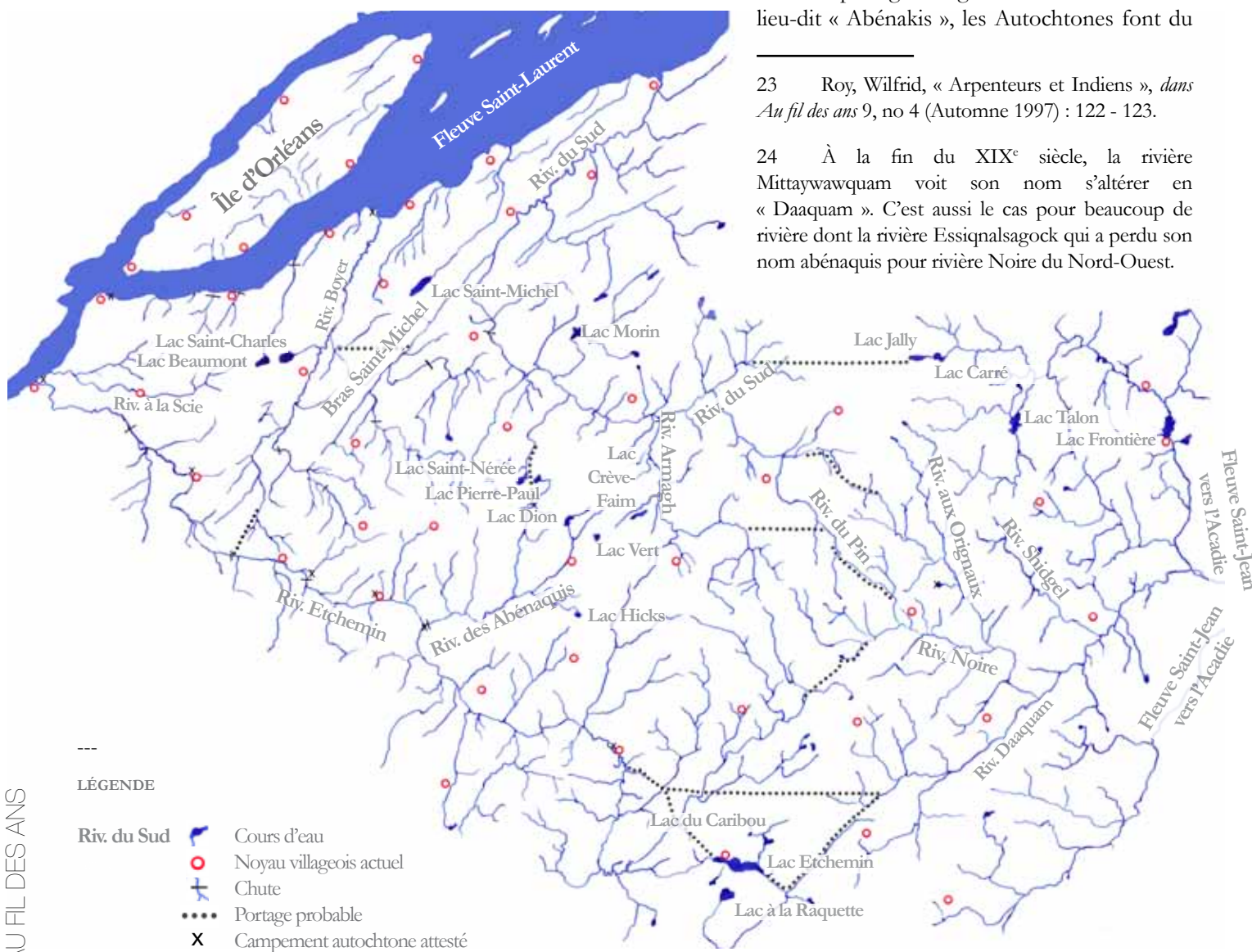
De nouvelles régions de colonisation sont ouvertes et l'industrie forestière est en plein essor grâce notamment au flottage du bois. La population canadienne, tant franco-phonie qu'anglophone connaît une croissance rapide et d'autres townships sont envahis par des colons dont la première tâche est de déforester leur terre, ce qui met en péril les

### Les Autochtones de la rivière des Abénaquis

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, entre les hameaux Sainte-Claire et East Frampton (qui deviendra Saint-Malachie-Station), quelques Autochtones établissent leurs campements près de l'embouchure d'une rivière dont la toponymie rappellera leur passage aux générations futures. À ce lieu-dit « Abénakis », les Autochtones font du

23 Roy, Wilfrid, « Arpenteurs et Indiens », dans *Au fil des ans* 9, no 4 (Automne 1997) : 122 - 123.

24 À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la rivière Mittaywawquam voit son nom s'altérer en « Daaquam ». C'est aussi le cas pour beaucoup de rivière dont la rivière Essignalsagock qui a perdu son nom abénaquis pour rivière Noire du Nord-Ouest.



commerce en échangeant des fourrures et des objets de leur confection. Un poste de traite associé à la Compagnie de la Baie d'Hudson y serait établi, bâtiment devenu magasin général au temps de Joseph Patry et son épouse Zoé Carrier, puis vendu à Salomon Ruel<sup>25</sup>. En plus du lieu de commerce, le village « Abénakis », paroisse de Sainte-Claire, bénéficie d'un petit lieu de culte situé à proximité de la confluence avec la rivière Etchemin où les Autochtones reçoivent périodiquement les services religieux d'un prêtre jésuite.

Au milieu des années 1990, Richard Ruel<sup>26</sup> témoignera : « *Ma mère était native de Saint-Léon-de-Standon. Dans son jeune âge, une amie de la famille, une vieille dame du même endroit, lui avait raconté qu'elle était passée par les Abénakis dans sa prime jeunesse pour se rendre à Saint-Gervais, afin d'y faire sa communion solennelle. Dans ce temps-là, c'était encore très peu défriché, et peu habité. Il y avait déjà une maison, la nôtre, et aussi des huttes de Sauvages* ».

Un résident du secteur relate un autre épisode : « *Mon oncle avait hébergé un étranger pour la nuit. Au matin, cet étranger a dit à mon oncle qu'il était un Sauvage. Il lui a conseillé de ne jamais*

*plus héberger de Sauvages. Il lui a dit : « Cette nuit, je me suis levé deux fois avec l'idée de vous tuer ». Je ne sais pas pourquoi il avait eu cette idée, mais, ce que je sais, c'est qu'on ne les appelle pas des Sauvages pour rien ».*

Un peu en amont de la rivière des Abénaquis, Canadiens et Autochtones se côtoient, notamment dans le rang Petit-Buckland (chemin de front des rangs 2 et 3 du canton Buckland). Lorsque Michel Laroche<sup>27</sup> (1808-1886) s'installe sur sa terre au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des Autochtones vivent au bout de la terre voisine, celle des Richard.

Au village de Sainte-Claire, les Autochtones s'installent l'été sur « la butte des sauvages », un petit monticule où on plantera une croix lumineuse en 1950<sup>28</sup>. Malgré cette présence autochtone périodique, les registres de la Fabrique ne font mention d'une résidence permanente d'Autochtones dans la paroisse qu'à la sépulture, le 23 janvier 1838, de Marie-Baptiste, 42 ans, « femme sauvage » et épouse de Noël Thomas, de la paroisse de Sainte-Claire. En aval de la rivière Etchemin, la présence autochtone est témoignée aux chutes Rouillard en amont de Saint-Anselme et près du pont du village de Saint-Henri. On peut toutefois supposer que les sites propices aux campements dépassent la dizaine jusqu'au fleuve Saint-Laurent.

La partie sud de Bellechasse<sup>29</sup> est aussi un refuge saisonnier pour les Autochtones : « *Les vieux racontaient qu'il y avait des Indiens à Saint-Léon-de-Standon. Ils vivaient sur le bord de la rivière, à peu près vis-à-vis de l'entrée au nord du village. Les colons et les missionnaires qui montaient de Saint-Malachie pour*

25 De Blois, Yvan. « Le passage des Amérindiens », dans *Au fil des ans* 22, no 1 (Hiver 2010) : 6-7.

Selon un témoignage d'une résidente du rang Saint-Jean aujourd'hui décédée, celle-ci allait à la messe avec son père lorsqu'elle était enfant et les ruines d'une vieille chapelle existaient toujours vers 1930. Des artefacts archéologiques révèlent la présence des Autochtones au lieu-dit Abénakis.

26 Turgeon, Yves. « Regards sur l'Amérindien », dans *Au fil des ans* 9, no 4 (Automne 1997) : 125 - 129.

L'auteur de l'article indique que ces témoignages ont été recueillis dans le cadre de l'inventaire de 1994. On peut situer cet événement vers 1855 ou même avant, alors qu'il n'y avait pas encore de lieu de culte catholique à Standon.

27 *Ibid.*  
Laroche était l'ancêtre de l'auteur.

28 De Blois, Yvan, *ouvr. cité.*

29 Turgeon, Yves, *ouvr. cité.*  
Témoignage de Noëlla St-Hilaire Guay, de Saint-Léon de Standon, 1994.

venir défricher, faisaient un grand détour sur la côte, dans un sentier qui pourrait correspondre aujourd'hui à la Côte des chiens. Ils savaient que les Indiens vivaient en bas et ils avaient peur de les rencontrer dans le bois. Les Indiens étaient installés sur des basses terres. Ils avaient une belle place, à l'abri du vent à cause de la montagne. On dit que c'est la place la plus chaude de la paroisse. Ils étaient bien là, à la chaleur et ils pouvaient pêcher du poisson pour manger ».

### Les grands travaux de voirie et l'abandon des voies d'eau

La mécanisation et le macadamisage viennent sonner le glas du transport sur les rivières. Pour les déplacements rapides sur de grandes distances, le train est le premier à battre à plate couture la navigation. Depuis l'ouverture de l'*Intercolonial Railway* dans les années 1870, un passager de Québec peut gagner l'Acadie en moins d'une journée et dans un confort inégalé, exploite jusque-là étalé sur une semaine exténuante même dans de bonnes conditions.

L'asphaltage des routes provinciales et l'aménagement d'autoroutes permettent ensuite de rivaliser avec le chemin de fer. Les véhicules automobiles deviennent les rois du transport et se

déplacer en embarcation est désormais considéré comme un loisir au même titre que pêcher, ce que tout Autochtone apprenait dès son jeune âge.



---

#### RÉFÉRENCES

- Beaudoin, André. « Présence Amérindienne en Bellechasse ». *Au fil des ans* 9, no 4 (Automne 1997) : 119 - 121.
- Cadrin, Gaston. *Le fleuve et sa rive droite, la présence amérindienne*, 1984.
- Caron, Jean-François. « Les Abénakis ». *Au fil des ans* 9, no 4 (Automne 1997) : 110 - 116.
- Champlain, Samuel. *Œuvres de Samuel de Champlain*, édité par Charles-Honoré Laverdière, 1870. BANQ.
- De Blois, Yvan. « Le passage des Amérindiens ». *Au fil des ans* 22, no 1 (Hiver 2010) : 6-7.
- Hébert, Yves, *Un portage pour les Amérindiens sur la rivière du Sud ?* (2014).
- Hulbert, Archer Butler. *Historic Highways of America, Volume 7 : Portage Paths, The Key to the Continent* (Cleveland, 1902).
- Laberge, Alain, dir. *Histoire de la Côte-du-Sud*. (Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1993), 58.
- Lescarbot, Marc. *Histoire de la Nouvelle-France* (1609).
- Maurault, J.-A., *Histoire des Abénakis, de 1605 jusqu'à nos jours* (Sorel : Gazette de Sorel, 1866).
- Michaud, Ghislain. « Les Autochtones de la rive sud du Saint-Laurent, entre Pointe-Lévis et la Mitis ». *Histoire Québec* 21, no 1 (2015).
- Michaud, Ghislain, et Morin, Claudette. *Notre patrimoine autochtone, qui sont les Etchemins ?* (Lac-Etchemin : Imprimerie Appalaches, 2018).
- Piché-Nadeau, Katherine, « La présence amérindienne sur la Côte-du-Sud aux XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles à partir des registres paroissiaux ». Thèse de maîtrise (Histoire), Université Laval, 2012.
- Roy, Joseph-Edmond. *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, Vol. 1 (1897), 35-36.
- Roy, Wilfrid. « Arpenteurs et Indiens ». *Au fil des ans* 9, no 4 (Automne 1997) : 122 - 123.
- Saint-Pierre, Jacques. « Les Amérindiens sur la Côte-du-Sud ». *Encyclobec*, 21 octobre 2002.
- Turgeon, Yves. « Regards sur l'Amérindien ». *Au fil des ans* 9, no 4 (Automne 1997) : 125 - 129.
- Collection de manuscrits relatifs à l'histoire de la N<sup>lle</sup>-France, Volumes 1 à 2 (Québec : Imprimerie Côté, 1883).

- **Promenade en kayak sur la rivière Etchemin à Saint-Léon-de-Standon (Photographie : Pierre Prévost, 2020)**





# PRÉSENCE AUTOCHTONE INATTENDUE À SAINT-MICHEL ENTRE 1745 ET 1747

YVES HÉBERT



Yves Hébert est historien-consultant. (Photographie : Studio Caron, Lévis)

**Entre 1745 et 1747, ce sont près de 400 Autochtones, Micmacs et Malécites, qui se retrouvent sur les berges du Saint-Laurent à la hauteur de la paroisse de Saint-Michel. Comment expliquer l'établissement temporaire de cet important groupe à l'époque ?**

Cette présence autochtone est liée à la Guerre de succession d'Autriche de 1740-1748 et à la prise de contrôle du territoire de l'Acadie par les Anglais. Durant cette période, une série de trois guerres intercoloniales se poursuivent. Lors de la troisième, les troupes françaises auxquelles s'étaient joints des Malécites et des Micmacs ne réussissent pas à repousser les Anglais. Devant la défaite et des pressions exercées par les autorités coloniales britanniques en Acadie, un grand nombre d'Autochtones se réfugient sur la Côte-du-Sud<sup>1</sup>.

On les retrouvera surtout au saut de la rivière Chaudière, à Saint-Michel et à Saint-Thomas-de-Montmagny. Voyant que le territoire du Sault était saturé, un grand nombre d'entre eux se rendirent à Saint-Michel<sup>2</sup>. Leur nombre est difficile à évaluer. Selon certaines sources, près de 400 Micmacs et Malécites se concentrent sur le littoral de Saint-Michel vers 1746. On ne sait pas exactement où ils se sont installés.

1 Michaud, Ghislain, *Les gardiens des portages, l'histoire des Malécites du Québec* (Québec : Les Éditions GID, 2003), 146-147.

2 Laberge, Alain, « D'un territoire inoccupé à un espace saturé » dans *Histoire de la Côte-du-Sud*, Alain Laberge (dir.) (Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1993) 59.

Toutefois, soulignons que le littoral comprend trois anses où l'on peut se protéger du vent nord-est, celle de la pointe Saint-Michel, faisant front au chemin des Campings aujourd'hui, l'anse Mercier et l'anse de Saint-Vallier.

Le géographe Gaston Cadrin a émis l'hypothèse d'un établissement à proximité des rivages de la rivière Boyer<sup>3</sup>. Ce dernier emplacement est fort plausible, la rivière étant facilement accessible pour la pêche à l'époque. La présence de centaines de personnes sur la côte oblige le gouvernement de Québec à subvenir à leurs besoins. Le défi est énorme, car l'intendant a pris la responsabilité d'assurer leur subsistance. Il leur fait distribuer des rations comme on le fait avec les soldats de la colonie<sup>4</sup>. Les besoins étant élevés, on invite les habitants à contribuer en vivres. Mais, ces derniers ne pourront répondre longtemps à la demande. Le 7 octobre, le commandant général en Nouvelle-France Roland Michel Barrin de La Galissonnière écrit à l'intendant Gilles Hocquart :

*Nous avons transplanté les villages des Micmacs et des Malécites qui étaient à St-Michel à 3 lieues de Québec à la Rivière du Sud à cinq lieues par delà et à une lieue dans le bois, ils seront moins importunés et moins à charge à nous et aux habitants étant ainsi éloignés, nous aurions bien souhaité les renvoyer tous*

3 Cadrin, Gaston, *Les excommuniés de Saint-Michel-de-Bellechasse au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Québec : Les Éditions GID, 2015), 99.

4 Deschênes, Louise, *Le partage des subsistances au Canada sous le Régime français* (Montréal : Boréal, 1994), 142.

*chez eux, nous n'avons pu les y déterminer*<sup>5</sup>.

La situation des Micmacs et des Malécites semble se stabiliser pour un certain temps. Le 7 décembre, La Galissonnière informe l'intendant Hocquart qu'il contribue à nourrir et à fournir des habits aux 400 hommes, femmes et enfants établis à la pointe à la Caille (Saint-Thomas, Montmagny)<sup>6</sup>. Grâce à l'implication du père Jésuite Étienne Lauverjat, les Malécites et les Micmacs quitteront graduellement la région pour regagner leurs terres.

- *Wigwam indien au Bas-Canada, représentation d'un campement micmac. (Artiste inconnu, 1848, d'après Cornelius Krieghoff, BAC: C-000053).*

5 BANQ, Québec, Série C 11-A. Microfilms, *Correspondance de La Galissonnière*, Vol 87, Folios 22-97, Folio 97.

6 BANQ, Québec, Série C 11-A, Microfilms, *Lettre de La Galissonnière à Hocquart*, le 7 décembre 1747. Vol 87, Folios 175-225.

Une étude exhaustive sur la présence amérindienne sur la Côte-du-Sud sous le Régime français réalisée par Katherine Piché Nadeau confirme la présence des Malécites et des Micmacs à Saint-Michel grâce aux registres paroissiaux. À Saint-Michel, l'historienne y recense 16 baptêmes pour 1746 et 10 pour 1747<sup>7</sup>. Remarquons que plusieurs paroisses de la Côte-du-Sud accueillent des Malécites et des Micmacs durant cette période, mais pas autant qu'à Saint-Michel.

✍

7 Piché-Nadeau, Katherine, « La présence amérindienne sur la Côte-du-Sud aux XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles à partir des registres paroissiaux », (Thèse de maîtrise (Histoire), Université Laval, 2012), 40.



# LA MISSION PÉDAGOGIQUE ET ÉVANGÉLISTE DES SŒURS DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS

## ALIZÉE HAREL



Alizée Harel est candidate au baccalauréat en histoire à l'Université Laval et archiviste pour la Société historique de Bellechasse. (Photographie : Alizée Harel)

À l'intérieur de la cour de la congrégation de Notre-Dame du Perpétuel Secours, adjacent à une maison souvenir et tout près de la Maison généralice, se trouve le Centre historique, là où la mémoire des sœurs est bien gardée.

### Le trésor caché de Saint-Damien

Plusieurs objets datant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles s'y trouvent, témoignant de la riche et impressionnante vie de ces religieuses. Parmi ces artefacts, on retrouve des instruments et équipements témoignant d'une société autarcique, et des objets rappelant des souvenirs précieux et des monuments attestant de leur présence influente dans la région de Bellechasse. Parmi ceux-ci se trouve un petit kiosque qui présente une mission bien particulière, celle dédiée à l'éducation des enfants d'un village des Premières Nations : Wendake.

### Les bienfaitrices de Bellechasse

Beaucoup peut être dit sur les missions de la congrégation des sœurs de Notre-Dame du



- Le Centre Historique des Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Saint-Damien-de-Buckland. (Photographie : Laurent Généreux, MJD architecte, 2020)

Perpétuel Secours. Voyageant dans plusieurs pays d'Amérique du Sud et d'Afrique afin d'aider des communautés défavorisées, les sœurs œuvrent à l'aide humanitaire internationale. Néanmoins, avant de partir offrir aide et soutien dans d'autres pays, les religieuses se rendaient dans les communautés et les paroisses d'ici. L'une de leurs premières missions hors du comté de Bellechasse se déroule dans le village des Premières Nations de Wendake. Cette mission, qui commence à peine quelques années après la fondation de la congrégation, en 1892, débute dès la fondation de la paroisse de Wendake, le 20 août 1900. Leur dernière mission consiste à développer un hospice, dans les murs de la maison patrimoniale Prudent-Siouï, pour accompagner les personnes âgées de cette communauté dans leurs derniers moments. L'implication des sœurs auprès de la communauté autochtone wendat dura près d'un siècle, se terminant en 1989.

### Bâtir les fondations d'une mission

L'œuvre d'évangélisation débute lorsque deux sœurs, les fondatrices Saint-Stanislas Kostka et Sainte-Jeanne de Chantal, se rendent au sein de la communauté wendat, en août 1900. En septembre de la même année, elles fondent une école pour les enfants autochtones de la réserve de Wendake. Quelques témoignages de ces sœurs fondatrices ont été conservés dans le centre d'archives de la congrégation à Saint-Damien de Buckland. Parmi ceux-ci, on peut lire « *La pensée que nous allions contribuer au salut de jeunes âmes nous animait* », ceci témoignant de leur motivation. Les sœurs, accueillies en grand par le chef wendat Francis Sacensio Gros-Louis, furent immédiatement charmées



- **L'église de Notre-Dame-de-Lorette de Wendake**  
(Photographie : Pierre Prévost, 2010)

par les mœurs et coutumes des Wendats. Au départ, elles sont hébergées par le curé dans la chapelle wendat, qui avait servi antérieurement à loger les frères jésuites, mais rapidement elles s'installent au couvent adjacent. Elles inaugurent leur école le 24 septembre 1900, un peu plus d'un mois après leur arrivée, et une première cohorte impressionnante, comptant 34 garçons et 38 filles, est accueillie à l'école.

Malgré la patience et la miséricorde dont elles font preuve, elles rapportent qu'il est très difficile d'enseigner aux écoliers wendats. Entre autres, une sœur écrit dans une correspondance adressée à leur mère supérieure qu'il est très difficile de garder leur intérêt très longtemps et que les enfants ont tous de grandes difficultés à rester concentrés. Toutefois, écrit-elle, *« avec de la patience, du dévouement, de la bonté, de l'affection, les sœurs ont su conquérir ces gens animés de bonne volonté et doués de talents particuliers »*.

### L'évolution de l'enseignement des Wendats

Avant la construction du couvent, les sœurs œuvraient déjà de différentes manières au sein de la communauté wendat, où elles soignaient les malades, les accompagnaient en fin de vie, éduquaient les enfants et aidaient à cultiver la terre. Après un demi-siècle d'enseignement

auprès de centaines d'enfants wendats, de la première à la septième année, la construction d'un nouveau et plus grand couvent est entreprise. L'identité des instigateurs de ce projet est retracée grâce à un extrait de lettre tirée d'une monographie écrite par la congrégation et conservée à leur centre d'archives, dans lequel on peut lire que *« grâce au travail de notre bonne Mère Supérieure, Sœur Saint-Patrick, de Messieurs Bastiens, Origène Sioni et avec la collaboration de Monsieur Doucette, nous aurons une nouvelle construction pour loger nos sœurs »*. En 1950, une grande célébration a lieu pour souligner l'inauguration du couvent, la présence des sœurs parmi les Autochtones et 50 ans d'histoire.

Dans les années suivantes, plusieurs changements viennent perturber grandement les activités des missionnaires. En 1958, le gouvernement fédéral décrète que les enfants autochtones ayant atteint la 5<sup>e</sup> année du primaire devront dorénavant fréquenter les écoles de la commission scolaire, réduisant ainsi le nombre d'écoliers assignés aux religieuses. En 1964, une grande réforme restructure l'enseignement, générant de nouvelles exigences pour les religieuses enseignantes. En 1988, un amendement à la Loi sur les Indiens (LRC 1985, ch.I-5) permet désormais à tout enfant né d'une mère autochtone d'avoir le statut de membre des Premières Nations. Cet amendement a un impact direct sur l'enseignement prodigué par les religieuses puisqu'elles ont à nouveau un nombre important d'élèves.

Les religieuses enseignantes, dont Sœur Gemma Lavallée qui enseigna pendant plusieurs dizaines d'années, mirent fin à leurs activités pédagogiques en 1989, au terme de presque 100 ans d'engagement. Malgré la fin des activités religieuses à Wendake, le Centre historique et les archives des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame du Perpétuel Secours témoignent encore de leur mission qui changea bien des vies.



# CHRONIQUE

## UNE GRANDE DAME NATIVE DE SAINTE-CLAIRE S'ÉTEINT À L'ÂGE DE... 110 ANS

### YVAN DE BLOIS



Yvan De Blois, à gauche, fut un grand admirateur et ami de Madame Annette Côté-Savoie, à droite, photographiée ici à 107 ans. (Photographie : Yvan De Blois, 2017)

**I**l y a des gens qui nous marquent dès la première rencontre. C'est ce qui m'est arrivé le 6 juillet 2017 lorsque j'ai eu le privilège d'interviewer Madame Annette Côté-Savoie dans la ville de Saint-Eustache, en compagnie de sa fille Marie.

J'y ai fait la connaissance d'une grande dame dotée d'une personnalité hors du commun marquée par une intelligence supérieure, une mémoire étonnante et une force de caractère me faisant découvrir une femme particulièrement déterminée. « *Annette, t'es capable !* » lui disait sa mère. Elle le prouvera tout au long de sa vie.

Née à Sainte-Claire le 28 juin 1910, elle est la fille de Laurent Côté et d'Aimée Bellavance dont la ferme est située sur la rive ouest de la rivière Etchemin. Cette terre ancestrale avait appartenu à son arrière-grand-père Alexandre Côté I et à son grand-père Alexandre Côté

II, époux d'Adéline Fortier. Quant à sa mère Aimée Bellavance, elle était la fille d'Alphonse Bellavance et d'Aurélié Goulet, les grands-parents d'Annette, tous ayant habité la paroisse de Sainte-Claire.

Dans son enfance, le grand bonheur de la jeune Annette est de nourrir les petits veaux de la ferme et, surtout, de s'occuper des chevaux. Ceux-ci sont en quelque sorte ses jouets. Annette leur apporte de l'avoine sur le bord de la clôture puis, agrippant l'un d'eux par la crinière, elle monte dessus comme une conquérante. « *Les chevaux ne font pas de mal aux enfants* » me dira-t-elle en entrevue.

Âgée de 9 ans à peine, la petite Annette a vécu la fameuse grippe espagnole en soignant les membres de sa famille, car elle fut la seule à ne pas avoir été infectée par la terrible maladie. « *On était onze dans la maison, le docteur Chabot me donnait les pilules et moi je les distribuais* », déclare-t-elle. Très jeune, elle doit apprendre à forger son caractère, car son père, Laurent, meurt alors qu'elle n'a que 5 ans. Son oncle Arthur Bellavance prend la relève à la ferme familiale en aidant sa mère. Puis dans les années 1920, sa famille déménage au village de Sainte-Claire puisque l'oncle Arthur quitte la paroisse. Sa mère n'est donc plus en mesure de s'occuper de la terre toute seule. Pour subsister, elle ouvre un petit magasin dans sa maison située rue de l'Église. À l'image de sa mère, il fallait que la belle Annette prenne aussi en main son avenir.

C'est ainsi qu'elle poursuit ses études afin de devenir « *maîtresse* » d'école. À 17 ans, elle va enseigner à Frampton pendant quelques années.



Mais le destin va bientôt l'amener à Québec où elle épousera une nouvelle carrière. À 20 ans, autodidacte en sténographie, elle devient sténodactylo pour le compte d'Adélar Godbout, ministre de l'Agriculture sous le gouvernement Taschereau et plus tard, premier ministre de la province de Québec. Se familiarisant alors avec le monde de la politique, elle en gardera un intérêt marqué sa vie durant.

Ce goût pour la politique est aussi partagé par sa famille, car son frère Gustave Côté sera élu député du comté de Dorchester à la Chambre des Communes de 1965 à 1968, année de la disparition de ce comté sur la carte électorale fédérale du pays. Lors du premier référendum sur la souveraineté du Québec en date du 20 mai 1980, Mme Annette Côté-Savoie donnera son appui au camp du « OUI ».

En 2020, elle connaît toujours par cœur la liste des premiers ministres du pays et de la province et suit quotidiennement l'actualité politique. Mais revenons quelques années en arrière.

En 1938 dans la ville de Québec, Annette Côté va épouser Émile Savoie. Selon l'usage de l'époque, il n'est pas de mise que la femme travaille à l'extérieur du foyer familial. Le couple aura six enfants dont cinq sont toujours vivants au moment d'écrire ses lignes : Pierre, Jean, Reine, Marc et Marie. Jacques est décédé en 2013. Au fil des ans, la famille va s'installer dans la région de Montréal. Après être demeurée à la maison pendant 25 ans pour s'occuper de ses enfants, elle retourne sur le marché du travail au milieu des années 1960, suite à un perfectionnement en vue de devenir bibliothécaire.

- *Hommage à Annette Côté-Savoie par la ville de Deux-Montagnes, 2009.*



- *Annette Côté, avec Boucar Diouf, à la radio de Radio-Canada, 2015.*

Annette Savoie sera notamment responsable de la bibliothèque de l'école secondaire de Saint-Pierre d'Oka, puis fondatrice de la bibliothèque municipale de Deux-Montagnes dont elle sera responsable pendant de nombreuses années à titre de bénévole. Devenue veuve dans les années 1980, elle écrira un livre sur l'histoire de cette bibliothèque.

Rien n'arrête Madame Annette. À l'âge de 94 ans, elle s'achètera un ordinateur en vue d'écrire ses mémoires. Qui plus est, elle conduira son auto même après son 100<sup>e</sup> anniversaire. Son impact professionnel et social dans sa communauté sera reconnu en l'an 2000. À titre de citoyenne d'exception, la ville de Deux-Montagnes va nommer une rue en son honneur : la rue Annette-Savoie. Il est plutôt rare que l'on reçoive un tel hommage de son vivant. Mais Annette a aussi une autre

cause qui lui tient grandement à cœur... celle des femmes.

C'est dans les années 1930 qu'elle devient féministe après que le ministre Godbout lui a refusé un salaire égal à celui d'un homme, pour un travail identique : « *Je suis sous le choc. Je ne comprends pas pourquoi ma jupe m'empêche d'avoir un salaire décent. Le prix du beurre est pourtant le même pour les femmes que pour les hommes !* » écrira-t-elle à 108 ans dans le journal *La Presse* pour son édition du 19 août 2018. Du même souffle, elle publiera une réflexion sur l'évolution des femmes ayant pour titre : « *Les filles, ne baissez pas les bras !* ». Toujours dans les années 1930, elle sera de ces personnes revendiquant le droit de vote pour les femmes. Son patron Adéland Godbout accordera finalement ce droit aux femmes du Québec le 25 avril 1940. Tout au



- **Annette Côté-Savoie, 105 ans, le 8 février 2016, avec mon livre « Portrait de familles du temps passé ».** (Photographie : Yvan De Blois, 2016)

long de sa vie, elle sera une féministe engagée encourageant les jeunes femmes à prendre en main leur destinée. Ses nombreuses lettres ouvertes dans les journaux témoignent de son engagement. Elle ne vante pas la supériorité des femmes, mais elle en défend l'égalité vis-à-vis des hommes. Madame Annette dira dans une entrevue à Radio-Canada en 2016 : « *On n'en veut pas contre les hommes. On veut marcher à côté des hommes. Pas en avant. Marcher à côté c'est normal...* ». S'adressant un jour à son époux, elle dira : « *Tu as des filles et des garçons, veux-tu que tes filles aient la même chance dans le monde que tes garçons? (...) alors t'es féministe. C'est tout ce que l'on demande* ». La grande Lise Payette fera de Madame Annette, alors âgée de 106 ans, la découverte féministe de l'année 2016.

Annette Côté-Savoie vivra deux guerres (celle de 1914-18 et celle de 1939-45), elle passera à travers la grande dépression de 1930 et deux pandémies (la grippe espagnole et la COVID-19). C'est à croire qu'elle est indestructible. Annette Côté-Savoie est aussi une femme publique. On la verra à Radio-Canada avec Boucar Diouf, « *son petit-fils d'adoption* », dira-t-elle. En 2016, Patrice Roy présentera un reportage sur Madame Annette au téléjournal

de fin de soirée. Puis sa plus récente présence à la télévision sera à l'émission « *En direct de l'univers* » du 9 mai dernier, animée par France Beaudoin. À ce moment, son petit-fils Antoine Gratton et Marc Hervieux viennent lui chanter « *L'hymne à l'amour* » sous son balcon afin de souligner la fête des Mères. Roméo venait faire la cour à sa Juliette de... 109 ans et 11 mois.

Malheureusement, la vie extraordinaire d'Annette Côté-Savoie prend fin le 10 juillet 2020. Elle venait tout juste de célébrer son 110e anniversaire le 28 juin précédent. Cela fait d'elle la personne la plus âgée née à Sainte-Claire depuis l'arrivée des premiers colons dans notre localité en 1786. Mais elle est aussi la troisième personne la plus âgée du Québec en 2020. Ses funérailles ont lieu le 25 juillet à l'église de Deux-Montagnes en présence d'une cinquantaine d'invités dont j'ai eu l'honneur de faire partie. Pour l'événement, son petit-fils Antoine Gratton allait prendre charge de la partie musicale, accompagné d'un quatuor à cordes et d'une harpe céleste. En conclusion de cette belle cérémonie, Marc Hervieux viendra chanter l'*Ave Maria* de Gounod faisant vibrer les murs de l'église et battre le cœur des parents et amis, au grand ravissement de tous.

Ainsi nous quittait une femme remarquable, laissant derrière elle un héritage de courage et un exemple pour les générations actuelles et futures. J'en garderai un souvenir admirateur pour le reste de ma vie.

Mes plus sincères condoléances à la famille.





# CHRONIQUE

## LE FONDS DE L'INSTITUT DES FRÈRES DE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 1902-1924

PHILIPPE LAMBERT



Philippe Lambert est finissant au baccalauréat en histoire à l'Université Laval. Il a été chef d'équipe du Projet Archives-Bellechasse à deux reprises, en 2019 et en 2020.

- *Lettre de Roch Pamphile Vallée, député du Parti conservateur du Canada (1878-1882), adressée au curé Brousseau le 26 septembre 1910.*

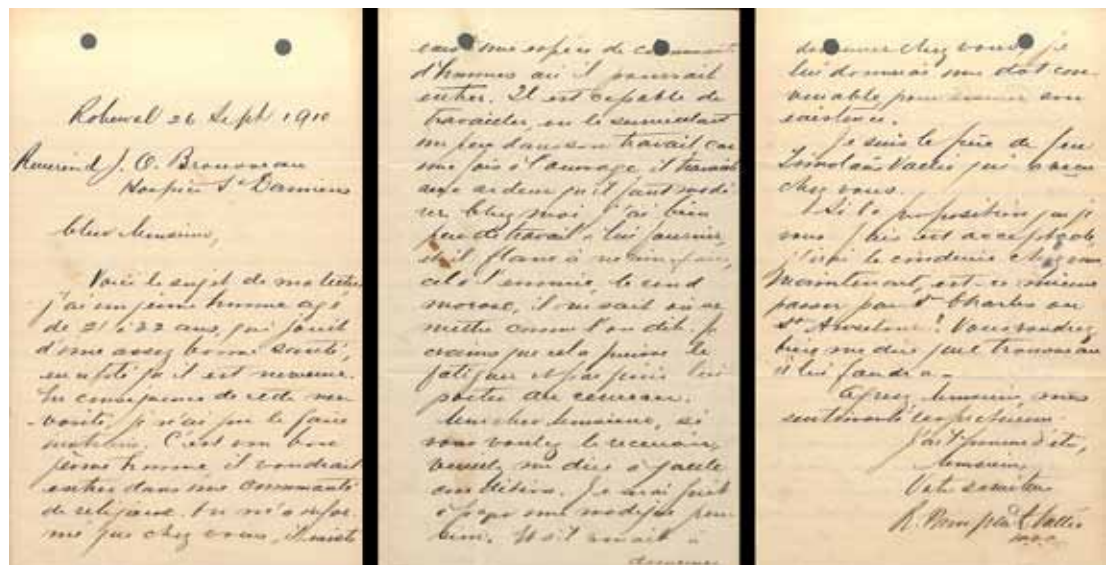
**D**ans le cadre de mon emploi estival à la Société historique de Bellechasse en 2020, j'ai été appelé à travailler au cœur des archives des sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours, à Saint-Damien-de-Buckland.

C'est dans ce contexte que j'eus le plaisir de découvrir le projet du grand orphelinat agricole du curé Joseph-Onésime Brousseau, fondateur de la congrégation des Sœurs NDPS et de la communauté monastique des frères de Notre-Dame des Champs. Avec la collaboration de sœur Huguette Lessard et l'aide de ma collègue, Alizée Harel, j'ai procédé au traitement archivistique intégral du fonds de l'Institut des frères de Notre-Dame des Champs (cote PA1 au Service d'archives des sœurs NDPS // cote P108 sur le portail Archives-Bellechasse). Le traitement d'un tel fonds demande du temps, de la prudence et une grande attention aux détails. Par ailleurs, en s'intéressant d'aussi près à l'œuvre du père Brousseau, il devient possible de s'interroger

sur les raisons expliquant la courte durée de leur séjour à Saint-Damien.

### Le traitement du fonds

La première étape à effectuer dans le traitement d'un fonds d'archives consiste à bâtir un plan de classification pour l'ensemble de la documentation. Dans le cas du fonds de l'Institut des frères de Notre-Dame des Champs, la classification des archives avait déjà été réalisée. D'entrée de jeu, j'ai donc dû me familiariser avec la documentation, le classement ainsi que l'inventaire qui avaient été réalisés auparavant. Rapidement, j'ai apporté quelques changements au plan original, principalement dans le but de rendre la navigation entre les séries plus efficaces, mais aussi pour accorder plus de valeur à certains documents d'archives. Si le journal des quêtes du père Brousseau était auparavant classé dans une série intitulée « Historique », j'ai plutôt créé une nouvelle série pour l'y mettre afin qu'il soit





- À gauche, photographie du monastère des Frères de Notre-Dame des Champs (appelé l'Ermitage), vers 1909 (P108, S06, S01, SSS01).
- À droite, le bâtiment tel qu'il apparaît aujourd'hui, transformé après le départ des Frères pour accueillir la Maison Saint-Bernard des Soeurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours. (Photographie : Laurent Généreux, MJD architecte, 2020)

plus facile à localiser et mieux mis en valeur<sup>1</sup>. Ensuite vient la description des pièces contenues dans le fonds. Il s'agit d'une étape critique, car un bon classement est avant tout basé sur une bonne compréhension des documents d'archives. Dans le cas du fonds des frères de Notre-Dame des Champs, les documents remontent parfois jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans tous les cas, les archives – des textes, des notes personnelles, des lettres de correspondance – doivent être lues et bien comprises avant d'être classées et inventoriées. *A contrario*, un archiviste qui ne prend pas le temps d'effectuer cette étape s'expose nécessairement au risque de bâtir un plan de classification imprécis, voire complètement erroné ou incohérent. Si des documents anciens sont souvent durs à comprendre au premier abord, il importe de persévérer dans le décodage des textes afin de s'assurer d'en saisir non seulement le sens, mais aussi le contexte. Enfin, la troisième et dernière étape du traitement d'un fonds consiste en sa diffusion et sa mise en valeur. Outre le fait qu'il soit accessible au Service d'archives NDPS, le fonds des frères de Notre-Dame des Champs a été entièrement numérisé avant d'être mis en ligne sur le portail Archives-Bellechasse<sup>2</sup>. Désormais, le fonds est beaucoup plus accessible, car il peut être consulté à distance sans que l'intégrité des archives soit compromise.

1 *Journal de quêtes du père fondateur* (P108, S01, SS06).

2 Voir le Fonds Institut des Frères de Notre-Dame des Champs (P108 sur le portail Archives-Bellechasse // PA1 au Service d'archives NDPS).

### Le court séjour des frères au Lac-Vert

Le contact avec le fonds du monastère de Notre-Dame des Champs m'a permis de m'immerger dans l'univers rural bellechassois des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et de remettre en perspective l'échec du projet du curé Brousseau; car les frères ont quitté le Lac-Vert en 1924 pour s'établir dans le Témiscouata<sup>3</sup>. Aussi, en tant que finissant au baccalauréat en histoire à l'Université Laval, l'exercice me paraît-il tout à fait naturel. D'emblée, deux phénomènes peuvent être tenus responsables du séjour écourté des frères au Lac-Vert. D'une part, l'hostilité du sol à Saint-Damien et le dur labeur qui en découle ont nécessairement rendu le projet agricole du curé Brousseau excessivement plus ardu. Si le village de Saint-Damien

3 Lefebvre, Pierre, « Regard sur notre patrimoine. La congrégation des sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours » dans *Au fil des ans* 29, no 2 (Printemps 2017), 62.



- Photographie du grand orphelinat du Lac Vert en 1901 (Cahier #16 - P108, S01, SS05, SSS01).

est aujourd'hui le terrain de jeu de plusieurs entreprises, il reste qu'autrefois, son sol irrégulier et rocailleux était peu propice à l'agriculture<sup>4</sup>. D'autre part – et ce phénomène découle en partie du premier –, la difficulté de trouver des hommes qui étaient non seulement prêts à se soumettre à de dures journées de travail, mais aussi à l'observation d'une règle monastique stricte laissant peu de place au loisir a inévitablement limité l'expansion de la communauté monastique du Lac-Vert, sans parler des niveaux de vie généralement précaires associés au village<sup>5</sup>. Il ressort aussi de cette courte analyse que la congrégation des sœurs NDPS semblait beaucoup mieux organisée que la communauté monastique masculine, qui n'est demeurée à Saint-Damien qu'une vingtaine d'années, et qui, contrairement aux sœurs, se consacrait exclusivement à la culture du sol.

4 Raveneau, Jean, « Densité agricole et charge humaine des terroirs : Essai méthodologique avec application à quatre comtés au sud de l'estuaire du Saint-Laurent » dans *Cahiers de géographie du Québec* 9, no 17 (1964), 22.

5 Monique Brochu (aide-archiviste, n. d. p. s.), « Témoins de l'œuvre des communautés religieuses. Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours », dans *Cap-aux-Diamants*, no 31 (1992), 50.

Si les frères de Notre-Dame des Champs ont marqué l'histoire de Saint-Damien, il n'en demeure pas moins que la piètre qualité des sols et les nombreuses difficultés de recrutement ont rapidement fait avorter le projet initial du curé Brousseau. Bien qu'il ne soit long que de 20,65 centimètres (au total, le fonds est composé de 209 documents textuels et de 218 documents iconographiques), le traitement et la numérisation du fonds de l'Institut des frères de Notre-Dame des Champs montrent l'importance de préserver et de mettre à la disposition du public et des chercheurs le patrimoine bellechassois.



---

#### RÉFÉRENCES

Brochu, Monique (aide-archiviste, n. d. p. s.). « Témoins de l'œuvre des communautés religieuses. Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours ». *Cap-aux-Diamants*, no 31 (1992).

Lefebvre, Pierre. « Regard sur notre patrimoine. La congrégation des sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours ». *Au fil des ans* 29, no 2 (Printemps 2017).

Raveneau, Jean. « Densité agricole et charge humaine des terroirs : Essai méthodologique avec application à quatre comtés au sud de l'estuaire du Saint-Laurent ». *Cahiers de géographie du Québec* 9, no 17, 1964.

- Photographie prise au monastère de Notre-Dame des Champs le 5 juillet 1904. On y aperçoit des frères ainsi que de jeunes orphelins (Cahier #16 - P108, S01, SS05, SSS01).



